

"LE THEME DU BONHEUR DANS L'OEUVRE ROMANESQUE
DE GABRIELLE ROY ET DE MARIE-CLAIRE BLAIS".

A Thesis
Presented to
the Faculty of Graduate Studies and Research
The University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Margaret McKeown

May 1972



TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION	i
I. (a) Bonheur d'occasion . . . bonheur éphémère . .	1
(b) Le bonheur trouvé au sein de la famille . . .	13
(c) En route	25
(d) Le monde du mystère	33
(e) Un bonheur stable	40
II. LE BONHEUR CHEZ MARIE-CLAIRE BLAIS	
(a) Une jeunesse en révolte	43
(b) Le bonheur dans la destruction du mythe de la famille	52
III. (a) Les deux écrivains	66
(b) Leurs personnages	69
IV. CONCLUSION	75
BIBLIOGRAPHIE	81

INTRODUCTION

La recherche du bonheur est une force universelle, qui se trouve au fond de chaque être depuis le commencement des temps. Quoiqu'il y ait une diversité immense dans les natures et les races, la conception du bonheur est fondamentale et cette aspiration à "un état de parfaite satisfaction intérieure"¹ et à la paix de l'âme et du coeur, apparaît chez tous les hommes de toutes les époques de l'histoire.

Pour ce mémoire, nous avons choisi dans la littérature canadienne française, deux romancières, qui sont, nous semble-t-il, très différentes dans leur vision originale du monde réel. Toutefois, chacune, à sa manière personnelle, nous montre dans des situations diverses, l'homme en quête du bonheur. Gabrielle Roy, l'écrivain classique par excellence, à cause de son étude perspicace de la psychologie, nous fait sentir à travers son oeuvre romanesque, un appel, une recherche, une quête du bonheur. L'homme reste toujours homme, et son besoin d'être heureux se révèle partout, et dans n'importe quel milieu. Dans son roman Bonheur d'occasion, Gabrielle Roy écrit que Florentine Lacasse cherche à connaître Jean Lévesque, auprès de qui elle espère réaliser son désir d'un avenir plus clément:

. . . c'est qu'il fallait jouer maintenant, immédiate-

¹
Petit Larousse, p. 29.

ment, tout ce qu'elle était encore, tout son charme physique dans un terrible enjeu pour le bonheur.²

Dans notre travail nous essayerons de montrer ce "terrible enjeu pour le bonheur" chez Gabrielle Roy. Nous trouverons une grande émotion dans tous ses romans. Nous sentirons qu'elle aime et respecte ses personnages, et même à travers un nuage sombre et triste, qui plane sur l'oeuvre, le désir d'être heureux est enraciné dans le coeur de tous.

Notre deuxième écrivain, Marie-Claire Blais, nous conduit dans des milieux très proches de nous dans la société contemporaine. Dans son étude, le milieu, riche ou pauvre, encadre des êtres, le plus souvent des adolescents, traversant des crises psychologiques, des adolescents rencontrant des tristesses, des frustrations, des séparations, mais tous ces êtres aspirent à quelque chose de meilleur. Dans notre travail nous ferons ressortir la quête du bonheur dans son oeuvre romanesque.

Un élément de comparaison s'imposera alors dans notre mémoire. Peut-être faut-il déjà souligner que les personnages de Gabrielle Roy sont bons, gentils, et soumis; souvent ils sont très enfantins et l'on se demande s'ils ont goûté les fruits de l'arbre du bien et du mal (en faisant exception pour Florentine dans Bonheur d'occasion et d'Elsa dans La rivière sans repos). Marie-Claire Blais, au contraire, est très occupée de la question "du mal" et "de l'âme." L'action de ses romans se déroule, le plus souvent, dans un monde de demi-rêve, et nous

2

Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion (Montréal: Librairie Beauchemin, 1965), p. 17.

y trouverons des enfants et des jeunes gens abandonnés . . . Ayant posé ces prémisses, déjà nous pouvons conclure que nous trouverons beaucoup de diversité dans les oeuvres de ces deux écrivains, mais nous nous demandons si nous trouverons aussi une aspiration commune, une aspiration vers le bonheur.

CHAPITRE I

(a) Bonheur d'occasion . . . bonheur éphémère . . .

Dans notre étude sur le thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, nous verrons que le bonheur se place à plusieurs niveaux. Nous voulons dire par cela, que sa conception du bonheur ne reste pas toujours la même. Dans Bonheur d'occasion, les personnages aspirent à un sort matériel plus clément; parfois aussi le seul moyen d'arracher quelques instants de bonheur à la vie est de se plonger dans les joies vécues du passé. On s'évade encore dans les rêves de l'avenir, mais un avenir fantastique, presque impossible à réaliser, mais servant toujours comme un moyen d'évasion. D'autre part, dans La Petite Poule d'eau le bonheur se trouve dans la vie ordinaire du moment présent; car dans ce roman, l'homme semble être en parfaite harmonie avec la solitude de la nature primitive, qui entoure l'humble demeure de la famille Tousignant.

Plus tard dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, nous voyons qu'elle comprend que l'homme devient vraiment homme lorsqu'il cherche un absolu, un infini hors de lui-même, alors il travaille en vue d'un seul but, c'est-à-dire, atteindre cet idéal, cet absolu. Ceci est évident dans La montagne secrète et même dans La rivière sans repos où après toute la souffrance de sa vie, Elsa se demande s'il n'y a pas quelqu'un au bout du monde qui attend les pauvres humains pour les soulager, et elle aspire avec toute l'ardeur de son pauvre coeur écrasé de trouver une

paix éternelle. Mais avant d'arriver à cette recherche d'un absolu, nous avons une longue route à suivre d'après la conception de Gabrielle Roy.

L'homme est fait pour le bonheur, mais nous devons admettre que le bonheur ne se trouve pas sans effort. Pour le trouver, il faut le quêter, le rechercher continuellement. Bonheur d'occasion, ce grand roman québécois, nous introduit dans le milieu de la famille Lacasse et de ses amis; ils vivent dans les quartiers pauvres de Montréal, au moment de la deuxième guerre mondiale. Cette famille est plongée dans une atmosphère de malheur et de dépression dont il lui semble parfois impossible de sortir, mais elle veut à tout prix améliorer son sort, alors même que dans les conditions où elle se trouve, la chose est presque impossible. Voici que la guerre éclate, et les gens de ces quartiers expriment des idées très différentes. Il y en a toutefois une, qui, semble-t-il, domine, c'est le désir de sortir de cage, de se sentir quelqu'un, de devenir un homme, d'être heureux. L'obsession, dit l'auteur, y est, peu importe le prix: s'engager dans l'armée, ne plus vivre dans la crasse, aller voir le monde, aider les femmes et les enfants:

La tentation, reprit Emmanuel, qu'ont les ours et les bêtes en cage et les naines aussi du cirque . . . La tentation de casser leurs barreaux pis de s'en aller dans la vie . . . Une tentation, mon vieux, que t'as oubliée: la tentation de se battre . . . Parce que, continua Emmanuel, le regardant dans les yeux, c'est ta seule chance de redevenir un homme!¹

¹Gabrielle Roy, Bonheur d'occasion (Montréal: Editions Beauchemin, 1965), p. 53.

Emmanuel Létourneau, qui deviendra plus tard le mari de Florentine Lacasse, veut faire face à lui même, il veut sentir qu'il est quelqu'un il veut même se dépasser, il veut "casser les barreaux," il veut être heureux.

Pour Emmanuel, nous fait comprendre la narratrice, il faut qu'il parte: pour être heureux, il faut qu'il se sente quelqu'un, il faut qu'il fasse un effort pour aider les autres. Il doit sortir de son milieu, dans lequel il se trouve renfermé. Il lui faut aussi des amis, car parfois il ne se comprend que par moyen des autres, dans ses amis, peut-être cherche-t-il: "une part de lui-même, incomplètement comprise et qui s'éclairerait au jour de l'amitié."² Tandis que chez son ami, Pitou, qui a une âme de poète, qui doit être en harmonie avec la nature pour être heureux: lui, il doit se perdre dans la solitude. C'est Pitou qui

chantait d'une voix légère et oublieuse . . . une chanson qui évoquait la douceur des plaines, la liberté des cerfs, des faons naïfs aux grands yeux innocents, la tranquillité du majestueux orignal qui vient, le soir s'abreuver entre les roseaux; la magnifique horizon de la solitude. Il chantait les paroles sur un accompagnement à peine indiqué de sa guitare.³

Toutefois, plus tard, Pitou entre dans l'armée et lui, aussi, est heureux car il fait un effort pour gagner sa vie. Il faut donc que ces hommes se donnent d'eux-mêmes afin de se sentir heureux et utiles à la société.

Quant à la famille Lacasse, Rose-Anna, la mère, est placée au

²
Ibid., p. 57.

³
Ibid., p. 55.

centre du roman. Cette femme, mère de douze enfants, toute sa vie durant a été à la recherche du bonheur pour elle-même et pour ses enfants. Son mari, Azarius, sans jugement, sans aucun sens de responsabilité, est toujours optimiste et épris d'une abusive confiance; sa propre mère a dit de lui: "elle est idée qu'il fera rien de drôle celui-là . . . y est trop porté à tout voir en beau . . ." ⁴ Il n'a jamais été un soutien pour Rose-Anna dans la lutte pour améliorer son sort. Au contraire, il a souvent été une pierre d'achoppement, mettant l'obstacle au beau milieu de son chemin; il était sans travail, donc sans moyens de soutenir sa famille, et ainsi les soucis accablaient la bonne Rose-Anna. Elle lutte continuellement et peut-être le seul bonheur de cette mère est de se perdre dans les moments de bonheur de sa vie passée. Rose-Anna est contente des choses simples nécessaires à la vie quotidienne, mais elle a un certain sens de beauté et tout doit être propre et beau! Elle pense à sa belle petite maison de jeune mariée, à la joie ressentie à la naissance de sa première petite fille, Florentine. Elle rêve aussi aux jours où Azarius, son mari, et elle-même étaient jeunes et gais. Maintenant en voyant la pauvreté de leur petit logis elle sent qu'il n'y a aucun équilibre entre ce milieu et les aspirations nobles et honnêtes de son âme. Rose-Anna est fille de la campagne et elle aspire à la liberté de courir dans les grands airs frais. Mais dans ces quartiers pauvres de la grande ville, les êtres humains sont comme dans une cage et l'avenir ne tient pas beaucoup

⁴
Ibid., p. 84.

d'espoir pour les parents, ni pour les enfants chétifs et maladifs.

Comme Emmanuel et Pitou, Rose-Anna, veut aussi sortir de son milieu étroit, il lui faut de l'espace, du soleil, des arbres; elle veut aussi sentir encore "l'odeur de feuilles fraîches."⁵ Elle veut que ses pauvres enfants ressentent les sensations du bien-être, que la nature seule peut donner, mais pauvre femme, elle voit ses enfants pâles et maigres, tandis que la mort vient arracher le petit Daniel de ses bras! Pour Rose-Anna le présent est une lutte continuelle pour vivre et pour faire vivre ses enfants. L'avenir ne lui présente que rarement un visage encourageant. Malheureusement, même les projets les plus simples, les plus ordinaires ne furent pour elle que des mirages perdus dans les exigences de tous les jours. Donc Rose-Anna, devant la dure réalité, s'est réfugiée dans le souvenir du passé, afin d'arracher à la vie, ne fût-ce que pour quelques instants, le bien-être de se sentir heureuse!

Tous ces personnages de Gabrielle Roy se sentent renfermés et veulent en sortir. Le sens de la prison est évident, et semble augmenter cette aspiration vers la liberté et le bonheur! La lutte continuera pour Rose-Anna et souvent on voit sur son visage un regard de défense et d'avidité, une expression fatiguée et triste mais doublée de détermination, cette brave femme cherchera quelque chose de meilleur coûte que coûte.

Nous avons mentionné Azarius, le mari irresponsable de Rose-Anna.

⁵
Ibid., p. 84.

A un moment donné, lui aussi se constate prisonnier des circonstances. Azarius, toujours gai et optimiste, fait, enfin face à la vie réelle et après la naissance de leur douzième enfant, un soir il confesse à sa femme:

Je la voyais pas notre misère . . . je pouvais pas croire que toi, qu'avait été si rieuse, ma pauvre femme, tu riais pus jamais, j'avais encore ton rire de jeunesse dans les oreilles. Et je voulais pas écouter aut'chose; je me fermais les yeux au reste . . . Qu'est-ce-que tu veux, Rose-Anna, achève-t-il en une plainte, ça m'a bien pris dix ans pour m'apercevoir, qu'on y rendu au boutte des bouttes . . .⁶

Azarius veut s'échapper d'un présent difficile. Lui aussi cherche le bonheur. Il aime ses enfants mais il ne peut pas vivre dans cette atmosphère monotone; de plus il veut se sentir quelqu'un. D'un coup, l'inutilité de sa vie le frappe et il voit combien il a déçu sa femme et ses enfants, il veut à tout prix sa libération. Aller à la guerre, partir c'est ce qu'il lui faut. Il voit de sa fenêtre les rails luisants qui se croisent; ils l'ont toujours fasciné. "Ils se déroulaient à l'infini et le conduisaient vers sa jeunesse retrouvée . . ."⁷ A ce moment il veut être libre pour recommencer sa vie, et comprend qu'il a misérablement échoué dans les petites choses, il admet qu'il n'était pas capable de soulager la misère qui l'entourait et soudainement il est saisi d'un grand désir de combattre les terribles afflictions qui désolent le monde. Azarius, aussi, cherche cette satisfaction intérieure, qui permet à l'homme d'être à l'aise avec lui-même, d'être

⁶
Ibid., p. 332.

⁷
Ibid., p. 334.

heureux.

Azarius tient l'équilibre entre le rêve et la réalité dans le roman. Il rêvait toujours de grandes choses, de tout ce qu'il ferait pour sa famille, mais il n'a jamais su réaliser ses rêves parce qu'il n'avait pas le courage de ses convictions. Dans ce personnage Gabrielle Roy nous montre que l'idéal n'est pas tout; pour atteindre le bonheur il faut aussi l'action. Nous voulons tous être heureux, mais il faut savoir établir une certaine "concorde" entre soi-même et les circonstances de la vie réelle et ne pas vouloir s'échapper à la première difficulté. En tout cas, Azarius, veut partir, il lui faut le bonheur et la liberté.

Dans ce roman, Gabrielle Roy nous montre encore un autre personnage en quête de bonheur, c'est Florentine Lacasse, la fille aînée de Rose-Anna et Azarius, serveuse au restaurant Quinze Cents. En Florentine, l'écrivain combine le monde des rêves avec un certain réalisme. A ce moment de sa vie, Florentine veut sortir du quartier Saint-Henri, où elle se sent renfermée, elle veut, comme tous les autres, s'améliorer. Le bonheur pour elle, consiste dans un bien-être matériel. Elle rêve toujours de bien se marier, et lorsqu'elle rencontre Jean Lévesque, un jeune homme pour ainsi dire inconnu, elle pense:

Le vêtement d'étoffe anglaise ne rappelait pas les magasins du faubourg. Il lui apparut que ce seul vêtement indiquait un caractère, un genre d'existence comme privilégiés. Non que le jeune homme fut vêtu avec recherche; au contraire, il affectait une certaine nonchalance; sa cravate était à peine nouée, ses mains quelque peu tachées de cambouis, et sa chevelure, qu'il ne ménageait en aucun temps, allant toujours nu-tête à la pluie ou au soleil et par les

grands froids, se montrait indocile et touffue. Mais justement, ce manque de soin dans les petits détails donnait plus d'importance aux choses coûteuses qu'il portait; la montre-bracelet dont le cadran miroitait à chacun de ses gestes, le foulard de riche soie enroulé négligemment autour de son cou, les gants de fine peau sortant un peu de la poche de son complet. Il sembla à Florentine que, si elle se penchait vers ce jeune homme, elle respirerait l'odeur même de la grande ville grisante, bien vêtue, bien nourrie, satisfaite et allant à des divertissements qui se paient cher.⁸

Cependant, plus tard, au cours de sa vie, lorsqu'elle comprend la misère de sa mère, elle est heureuse d'avoir toujours aidé les siens, d'abord par un sentiment de justice, de fierté, mais un jour "pour la première fois de sa vie elle goûta un instant de paix à songer qu'elle ne s'était pas montrée mesquine envers les siens."⁹ Ici, Florentine a peut-être compris que le bonheur est quelque chose que l'on porte en soi: le résultat d'une bonne action accomplie pour un autre, ou bien un oubli de soi pour un autre. Elle nous montre une certaine noblesse de caractère car, lorsqu'elle gagne un peu d'argent elle soulage sa famille. Elle est généreuse et sa générosité ne va pas sans une certaine joie intérieure, un sentiment de bonheur. Dans cette lutte contre la pauvreté et contre son milieu, Florentine a la nostalgie d'en sortir, de partir afin d'être heureuse. Elle sait que la vie de sa mère était "comme un long voyage gris, terne, que jamais, elle, Florentine, n'accomplirait."¹⁰ Elle, Florentine, poursuivra, à tout prix, la lutte

⁸
Ibid., p. 18.

⁹
Ibid., p. 104.

¹⁰
Ibid., p. 104.

pour la liberté et le bonheur. Elle est rêveuse comme son père, mais elle a aussi la volonté et la détermination de sa mère. Elle sortira de la cage, mais comme presque tous les personnages de Gabrielle Roy, elle doit beaucoup souffrir afin d'arriver à son paradis! Comme Michel Gaulin écrit: "La vie nous apprend que le bonheur parfait n'est pas de ce monde,"¹¹ dans le cas de Florentine, comme dans le cas de tous les hommes, l'on doit payer pour la petite mesure que l'on goûte de la vie.

Cette pauvre fille met toute son espérance dans son amour pour ce jeune Jean Lévesque, qu'elle connaît si peu et qui deviendra dans un proche avenir, le père de son enfant illégitime. Lorsqu'elle comprend qu'elle est enceinte et délaissée (car Jean a disparu pour faire sa vie autre part), un moment de désespoir l'envahit. Dans la nuit passée chez son amie, Marguerite, où eut lieu le summum de sa crise, après que Florentine a été secouée et même déchirée par les tremblements convulsifs, la narratrice nous dit en parlant d'elle:

il lui sembla que son coeur durant cette nuit avait passé sous des instruments aigus de pierre et de fer et qu'enfin il était devenu dur comme une roche. Son amour pour Jean était mort.¹²

Déjà nous voyons une nouvelle réaction psychologique; la souffrance, cette expérience de la vie, l'adoucit; certes, elle a souffert, mais il faut aussi se défendre et elle s'est décidée à le

¹¹

Michel Gaulin, "Le thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy" (Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1962), p. 7.

¹²

Ibid., p. 240.

faire; elle va être perspicace et jouer bien son atout. Malgré ses sentiments, parfois assez nobles, il lui faut un père pour son enfant, et lorsqu'Emmanuel lui fait des avances, elle ressent une espèce de gratitude, elle est contente d'être aimée de lui et elle a un sincère désir de lui rendre une certaine affection. La gratitude a une place dans son coeur, quand Emmanuel repart pour la guerre, Florentine se sent triste. Ce n'était "pas de la douleur mais l'impression d'une perte dont elle ne commençait qu'à mesurer la portée."¹³ Elle est fière d'être sa femme. Déjà elle commence à comprendre que l'honneur dans une personne est un don à apprécier, et peut-être que Florentine comprend que le vrai bonheur est dans le coeur et pas dans des choses superficielles comme elle l'avait toujours pensé.

Florentine se sent heureuse, et petit à petit, avec un peu plus d'argent, elle cherche une demeure, pour sa mère et elle-même dans un quartier plus convenable de la ville. Ensemble elles essayeront d'établir un équilibre entre elles et leur milieu et une vie heureuse et tranquille sera l'ordre du jour.

Jean Lévesque, lui aussi veut être heureux. En observant Florentine un jour au Quinze-Cents, il comprend qu'il ne pourra pas rester à Saint-Henri. L'écrivain l'indique clairement lorsqu'elle écrit:

le jeune homme eut soudain une vision de ce que pouvait être sa vie dans l'inquiet tourbillon de Saint-Henri, cette ville des jeunes filles fardées.¹⁴

Nous remarquons que tous les personnages de Gabrielle Roy se

¹³
Ibid., p. 341.

¹⁴
Ibid., p. 14.

sentent prisonniers, chacun selon ses besoins psychologiques, désire la liberté; l'espace pour s'épanouir, au sens psychologique aussi bien qu'au sens physique. Ils sont des êtres humains qui veulent sortir de la crasse. Jean Lévesque, disparaît du roman après son départ de Saint-Henri; nous ne savon plus rien de lui, car il a brisé les barreaux de sa cage! Pitou et Rose-Anna aiment la nature, leurs âmes sont très sensibles à ses beautés. Azarius, le grand bavard, aime la bonne conversation, il aime aussi ses amis et les hommes en général, mais nous nous demandons s'il sait travailler ou souffrir pour leur bien. Emmanuel apprécie aussi l'amitié; la misère de sa jeune femme le touche très fort, il veut protéger l'humanité. Florentine est aussi sensible à la beauté, elle admire les beaux magasins, les bijoux. Cependant, ces personnages semblent découvrir que le bonheur est aussi au fond du coeur et que parfois il faut des coups assez sévères dans la vie, pour faire ressortir ce que l'on porte en soi de meilleur.

Dans ce roman, document de la vie aux quartiers pauvres de nos grandes villes, les gens sont avides de bonheur. Gabrielle Roy, en toute bonté de coeur, aime l'humanité souffrante et la veut heureuse; mais elle ne l'épargne pas et la souffrance est presque toujours le pain quotidien. La route est longue, mais le désir "d'être en route" est très fort, et l'écrivain décrit le pèlerinage de chaque âme très soigneusement. Quelques-uns cherchent le bonheur dans le passé ou dans l'avenir, pour découvrir enfin, que le bonheur est dedans et attend pour être cultivé afin qu'il s'épanouisse. Dans La Petite Poule d'eau, c'est le moment présent qui est en jeu et nous verrons la grande, grosse

Luzina, en contraste de Rose-Anna, vivant au milieu de sa grande famille, dans une harmonie presque parfaite, avec elle-même, sa famille et la primitive nature qui les entoure.

(b) Le bonheur trouvé au sein de la famille . . .

Nous étudions maintenant le roman La Petite Poule d'eau, histoire qui se passe en pleine campagne au Manitoba. C'est "un chant de joie, d'amour, et de paix."¹⁵ Comme dans Bonheur d'occasion l'héroïne, Luzina, est une femme dans la quarantaine, mais son visage n'exteriorise pas la même fatigue, ni la même angoisse que celui de Rose-Anna. Son rire n'a pas perdu l'éclat de la jeunesse. Luzina vit dans la paix et le bonheur dans son île avec son mari et ses huit enfants: ces enfants grandissent dans une atmosphère de paix et de joie, aucune agitation ne dérange leur solitude, ni leurs joies simples et ordinaires. "Un bonheur sain et entraînant fuse partout dans ce livre, et en particulier de la riche personnalité de Luzina, à qui le moindre événement procure de la joie,"¹⁶ nous dit Michel Gaulin avec raison.

Le vrai bonheur de Luzina se trouve dans sa famille qui croît tous les ans, et chaque naissance, selon Luzina, enrichit sa vie. Elle aime son voyage annuel, le seul d'ailleurs qu'elle fait, mais après quelque temps passé à Rorketon,

¹⁵ Paul Gay, Guide littéraire du Canada français (Montréal: Edition H.M.H. Ltée., 1969) p. 139.

¹⁶ Michel Gaulin, "Le Thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy" (Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1962), p. 22.

elle en avait tout à fait assez. Rien ne lui semblait plus chaleureux plus humain que cette grise maison isolée qui de sa butte entre les saules, n'avait à surveiller que la tranquille et monotone Petite Poule d'eau.¹⁷

Luzina était heureuse dans son domaine et voulait y retourner. Malgré les embarras inhérents à la vie quotidienne, tout devient une source de bonheur pour Luzina, qui comme Rose-Anna, dans Bonheur d'occasion, se place au centre du roman.

Luzina est tranquille à la campagne, elle n'a pas les tensions de la vie urbaine comme Rose-Anna. Le terrain béni, si cher aux Canadiens Français, produit toujours, et ses enfants ont toujours à manger. La maison est, peut-être, humble, mais c'est leur propre possession. Luzina ne doit pas faire un pèlerinage annuel pour chercher, pas même une maison, mais un logis quelconque, pour abriter ses pauvres enfants; comme doit le faire Rose-Anna. Ces deux femmes travaillent et souffrent pour leurs enfants, Luzina les voit grandir heureux et instruits tandis que la pauvre Rose-Anna ne voit aucun résultat pour sa peine. Gabrielle Roy nous montre dans ces deux personnages, les mères canadiennes françaises par excellence, les soutiens de la famille; dans les deux romans les maris ne jouent qu'un rôle secondaire.

Luzina est fière de sa famille, de son mari et de son entourage. Elle trouve son bonheur au sein de la famille, et sa vocation de mère lui plaît; elle est heureuse d'être le centre d'attraction et de pouvoir diriger son ménage. Son mari l'aime, ses enfants la respectent

17

Gabrielle Roy, La Petite Poule d'eau (Montréal: Edition Beauchemin, 1964) p. 26.

et elle a la joie de voir grandir sa famille autour d'elle. Sa joie est pleine quand la nouvelle école est bâtie, maintenant elle peut suivre de près l'éducation des siens.

Luzina aime bien se trouver en compagnie, elle a profité pleinement des quelques occasions qu'elle a eues dans sa vie de rencontrer les autres. Encore une fois dans ce roman, Gabrielle Roy nous montre le besoin que l'homme a des hommes; nous ne savons pas nous isoler, comme Azarius et Emmanuel, il faut des amis pour se compléter soi-même. Ses contacts avec les êtres la réjouissent. Elle-même rayonne le bonheur, et d'une manière très simple, cette grande, grasse Luzina imbibée de bonté maternelle avait l'art d'incliner "les gens à s'apercevoir qu'ils avaient des raisons d'être heureux."¹⁸

Luzina trouve aussi la joie dans son sens du beau. Au jour de l'arrivée de Mlle Côté, la première institutrice sur l'île, Luzina a observé chaque détail de cette belle jeune fille: "ses yeux s'emplirent d'une vision fière, délicate, telle que jamais on n'avait espéré en voir dans l'île de la Petite Poule d'Eau."¹⁹ La jeune fille "était toute pimpante"²⁰ avec son beau petit chapeau de paille, son sac en cuir et ses souliers à talons hauts. La pauvre Luzina n'oubliera jamais la belle vision!

Pendant les visites du vieux capucin c'est toujours Luzina qui est au centre de tout. La joie et la paix entourent l'humble maison,

18
Ibid., p. 31.

19
Ibid., p. 73.

20
Ibid., p. 74.

mais c'est la personne de Luzina qui domine partout; tout tourne autour d'elle. Le roman nous conte maints petits faits joyeux glanés dans la vie des Tousignant. L'écrivain elle-même nous dit que le vieux capucin était heureux dans la maison des Tousignant ou plutôt, comme il le précise lui-même, dans la maison de Luzina. "Qu'il était heureux dans cette maison de Luzina! L'excès même de son bonheur l'empêchait de se reposer."²¹ Gabrielle Roy nous montre la mère autoritaire qui soigne, mais aussi, qui dirige tout le monde.

Certes Luzina est triste au départ de ses enfants. Ces départs sont cruels pour elle mais son bonheur est grand lorsque

après leur départ, elle continue à vivre dans la joie de voir ses enfants réaliser quelques-uns de ses plus beaux rêves: Edmond fait des études de médecine à l'Université Laval, d'autres sont mariés et établis dans des bourgs voisins, et enfin Joséphine . . . est maintenant institutrice.²²

De plus, les lettres que Luzina reçoit de sa fille Joséphine, tout empreintes de gratitude pour elle, deviennent encore une grande source de bonheur et "Luzina pense alors que sa vie est le plus beau roman qu'elle ait jamais lu."²³ L'écrivain nous montre que le bonheur de Luzina continue, elle vit dans ses enfants et tous leurs succès la rendent de plus en plus heureuse. Hippolyte, lui aussi, est heureux;

²¹
Ibid., p. 247.

²²
Monique Geniust, Création romanesque chez Gabrielle Roy (Ottawa: le Cercle du Livre de France Ltée., 1966) pp. 42, 43.

²³
Ibid., p. 43.

c'est un bon père, il soigne bien ses enfants. Il cultive son terrain qu'il aime voir "produire". Tout est en harmonie dans cette famille car chaque année le père Joseph-Marie leur apporte la parole du Seigneur par "ce vieux prêche de l'amour qu'il prêchait d'un bout à l'autre du pays des lacs."²⁴ Gabrielle Roy enseigne que l'équilibre entre soi, son milieu et Dieu est nécessaire pour trouver la vraie paix, cherchée si avidement par les personnages dans Bonheur d'occasion, mais sans succès, à cause des circonstances de leur vie quotidienne. Donc tout le monde doit partir pour chercher . . . Le thème du départ se trouve dans ce roman aussi. Luzina part en voyages, les enfants partent et le capucin doit toujours être en route. Dans son livre Rue Deschambault, nous sentons aussi le désir du départ, le présent est toujours opaque, tout près du phare on ne voit pas la lumière. Gabrielle Roy nous enseigne qu'il faut aller parfois très loin. Nous avons un exemple frappant de cette recherche du bonheur, dans le personnage de la mère de la "Petite Misère". Cette mère aime bien sa famille, la dirige avec autorité, mais l'aspiration au voyage la tourmente. Avec sa détermination elle parvient à aller au Québec mais alors elle comprend que "son mari, sa maison, ses enfants, elle ne les échangerait pas contre rien au monde."²⁵

²⁴ Gabrielle Roy. La Petite Poule d'eau (Montréal: Edition Beauchemin, 1964) p. 254.

²⁵ Gabrielle Roy. Rue d'Eschambault (Montréal: Librairie Beauchemin, 1955) p. 89.

Dans ce livre l'écrivain nous raconte une série d'événements vus dans la vie d'une famille de petites gens. Ce livre est une espèce d'autobiographie, qui raconte l'enfance puis l'adolescence d'une fillette, disons: de Gabrielle Roy elle-même. Lorsque la petite commence à grandir, elle doit faire face aux grands problèmes de la vie comme l'amour, la souffrance, la liberté et malheureusement elle ne voit pas toujours l'exemple, ni les solutions aux problèmes dans le monde adulte qui l'entoure. Dans ce roman l'écrivain nous montre que chaque homme doit s'étudier lui-même et placer bien ses valeurs sur l'échelle des priorités de la vie. Dans le récit "Les deux nègres" la question de race et de couleur est délicatement traitée et nous voyons que malgré la couleur de la peau, ce sont les qualités du coeur qui comptent. Ces deux hommes enrichissent leurs amis par leur bonté et par leur générosité, "et longtemps pendant des années, la rue Deschambault s'ennuya de ses Nègres."²⁶

Le récit intitulé "Petite Misère" est vraiment un des plus importants du livre. Le père, déjà âgé et en mauvaise santé, aime sa famille et souhaite pour les siens tout le bonheur possible. Pourtant il y a une espèce de paradoxe, car en même temps il veut la protéger "contre une trop grande aspiration au bonheur"²⁷ et l'on se demande si c'est pour cette raison qu'il baptise sa dernière petite fille "Petite Misère". Veut-il lui faire comprendre qu'il y a bien des misères dans la vie? Un jour en colère, il lance à sa fillette "un reproche

²⁶
Ibid., p. 28.

²⁷
Ibid., p. 30.

éternel . . . Ah! pourquoi ai-je eu des enfants, moi."²⁸ Elle est tellement désolée qu'elle souhaite mourir. Elle s'évade à son grenier et y passe des heures. Pourtant à travers son chagrin elle n'est pas aveugle devant les beautés qui l'entourent. De son cachot elle voit les deux grands ormes aux branches puissantes, et entre les lignes, nous découvrons une certaine satisfaction qui se glisse au milieu de sa douleur lorsqu'elle se sait "assez haut perchée pour surprendre les branches supérieures de nos ormes."²⁹ Elle avait voulu mourir à cause de l'émotion inspirée par ce grand arbre; "traître, douce émotion! dit elle, me révélant que le chagrin a des yeux pour mieux voir à quel point ce monde est beau."³⁰ C'est une pensée très profonde pour une petite fille! La leçon, par excellence, de Gabrielle Roy; il faut passer par la souffrance et quelquefois par une grande émotion afin de mieux goûter la beauté, la joie de vivre. Jeune encore, "Petite Misère" commence à grandir!

Mais la petite aussi sent le désir de partir. Elle, non plus, ne veut pas rester dans la cage. Un jour pendant une visite à sa tante vivant à la campagne, elle se sent emprisonnée dans le petit jardin. Elle s'évade, chemine avec un vieillard et passe une belle après-midi avec lui et sa femme. La petite qui s'appelle Christine de son vrai nom est en quête du bonheur, elle cherche la vie libre, la joie et des âmes qui la comprennent; elle les trouve! "Bénie soit ma

²⁸ Ibid., p. 31.

²⁹ Ibid., p. 31.

³⁰ Ibid., p. 31.

coqueluche!"³¹ Combien est vraie cette déclaration! Car à cause de cette maladie Petite Misère est restée tout l'été au fond de son hamac, et elle a eu le temps de laisser voyager son imagination. Durant cette réclusion, nous dit la narratrice:

J'ai découvert . . . presque tout ce que je n'ai jamais cessé de tant aimer dans la nature; le mouvement des feuilles d'un arbre quand on les voit d'en bas, sous leur abri; leur envers, comme le ventre d'une petite bête, plus doux, plus pâle, plus timide que leur face. Et au fond, tous les voyages de ma vie depuis, n'ont été que des retours en arrière pour tâcher de ressaisir ce que j'avais tenu dans le hamac.³²

A cette époque de sa vie, "Petite Misère" apprend à goûter le bonheur de la solitude, et à côté de ses pensées profondes elle bâtit aussi ses châteaux en Espagne. Parfois elle prend le chemin à rebours et elle retrouve sans effort tout ce qu'elle a appris à l'école. Elle se rappelle encore les livres lus et goûtés. Peut-être la plus grande joie de toutes, est celle qu'elle ressent lorsqu'en regardant les individus, elle découvre une tendresse sincère sur les visages d'Alicia et d'Agnès, penchés sur elle. Enfin elle réfléchit: "le hamac au vent . . . la main qui poussait le hamac . . . est-ce qu'à tout ce bonheur j'avais seulement le droit de survivre?"³³

Dans le récit "Les déserteuses" la lutte pour la liberté, synonyme du bonheur, est très évidente. La mère veut s'évader aussi de la vie monotone, le bonheur, semble-t-il est loin, il faut aller le chercher, il faut faire un voyage, vrai symbole, trouvons-nous, de notre

³¹
Ibid., p. 70.

³²
Ibid., p. 73.

³³
Ibid., p. 76.

voyage à travers la vie, où nous cherchons toujours plus de joie, de paix, et d'aisance. "Petite Misère" nous dit dès le commencement:

Maman me dit qu'elle avait encore envie d'être libre; elle me dit que ce qui mourait en dernier lieu dans le coeur humain ce devait être le goût de la liberté; que même la peine et les malheurs n'usaient pas en elle cette disposition pour la liberté.³⁴

Il lui faut encore "quelque aventure" dans la vie. On comprend ici que la petite commence à s'interroger sur certains principes. Sa mère devait être contente et heureuse dans sa vie, après tout, car cette dernière admet elle-même que "son mari, sa maison, ses enfants, elle ne les échangerait pas contre rien au monde."³⁵ Mais Petite Misère n'est pas très rassurée car elle reste "inquiète de ce que la liberté qui s'agitait dans son coeur allait peut-être nous causer du tort."³⁶ Elle comprend aussi "que le désir d'être libre"³⁷ pèse sur sa mère autant que ses devoirs d'état. De plus, avant de partir la mère a tant à faire qu'elle devient nerveuse et malheureuse et la petite constate encore "que la liberté non plus ne laisse pas beaucoup de repos au coeur humain."³⁸

Pourtant une fois en voyage la mère est très heureuse. Elle rajeunit et "le monde est fascinant"³⁹ pour elle. Et, une réflexion à la fin du récit nous fait comprendre que malgré tout, le moment

³⁴
Ibid., p. 88.

³⁵
Ibid., p. 89.

³⁶
Ibid., p. 91.

³⁷
Ibid., p. 94.

³⁸
Ibid., p. 97.

³⁹
Ibid., p. 100.

présent a ses récompenses si l'on a le bon sens de les trouver, car la petite a très bien compris ce que la mère ressent à la fin de son aventure: "quand on quitte les siens, c'est alors qu'on les retrouve pour vrai, et on en est tout content, on leur veut du bien; on veut aussi s'améliorer soi-même."⁴⁰ Maman se sent contente et heureuse de revenir au foyer et retrouver l'amour et la paix au sein de son propre ménage.

Le père cherche le bonheur aussi et surtout dans le récit "Le puits de Dunrea" nous découvrons la source de sa joie. Il aime ses colons les Ruthènes. Leur petite colonie est son paradis. Mais le jour, où la colonie est entièrement détruite par le feu, papa a peut-être aussi compris que le bonheur de cette vie est éphémère et que bientôt il en trouvera un autre, plus stable, dans le grand au-delà. A la fin de sa vie dans le récit "Le Jour et la Nuit," Petite Misère a très bien compris: "ce n'est pas tellement à la vie qu'il tient . . . mais à certains petits moments rares de la vie . . ."⁴¹ Elle, a peut-être aussi compris, comme lui, que le bonheur est passager et que ces rares moments de joie et de satisfaction dans la vie sont précieux.

Nous croyons que le plus grand bonheur de Petite-Misère, à ce moment de sa vie est de découvrir sa propre vocation, elle nous en parle dans "La Voix Des Etangs." Elle aussi doit se mettre en route et devenir quelqu'un. Tout à coup la lumière jaillit: elle a grande envie d'écrire. Elle ne sait pas encore quoi, ni pourquoi, mais elle sait

⁴⁰
Ibid., p. 119.

⁴¹
Ibid., p. 239.

qu'elle écrira:

c'était comme un amour soudain qui, d'un coup, enchaîne un coeur; c'était vraiment un fait aussi simple, aussi naïf que l'amour. N'ayant rien encore, à dire . . . je voulais avoir quelque chose à dire . . .⁴²

car, écrit-elle

le bonheur que les livres m'avaient donné, je voulais le rendre. J'avais été l'enfant qui lit en cachette de tous, et tous, et à présent je voulais être moi-même ce livre chéri, cette vie des pages entre les mains d'un être anonyme, femme, enfant, compagnon que je retenais à moi quelques heures. Y a-t-il une possession qui vaille celle-ci? Y a-t-il un silence plus amical, une entente plus parfaite?⁴³

Voilà passée la vie paienne, quand Petite Misère vivait pour les bijoux, la farde, les parures. Il lui faut quelque chose de plus profond. L'exaltation de la jeunesse, les joies de l'amitié et de l'amour naissant, décrites dans "La Tempête" sont à ce moment là remplacées par une aspiration plus haute, celle de répandre la joie et le bonheur autour d'elle, surtout par ses écrits. Avant d'y arriver, il lui faut gagner sa vie. Gabrielle Roy, comme Christine, fait ses études d'institutrice et puis commence son apostolat de la joie, en qualité d'institutrice dans le petit village de Cardinal au Manitoba et c'est seulement dans son roman La route d'Altamont, qu'elle arrivera enfin à franchir le seuil de la maison paternelle, l'emprise maternelle, et les frontières du Manitoba, pour arriver à Québec et enfin à Paris où elle s'enrichit et se prépare à devenir l'écrivain

42

Ibid., p. 219.

43

Ibid., p. 220.

de ses rêves.

Gabrielle Roy nous décrit dans ce roman la perspicacité de l'enfant en face de la vie: elle nous décrit aussi un certain développement psychologique. Même très jeunes, nous commençons à chercher la joie, le bonheur, la liberté. Nous retrouvons les mêmes traits dans ce roman que dans Bonheur d'occasion et La Petite Poule d'eau; la famille canadienne-française, la mère au centre de la famille et le père presque ignoré. Ici, il souffre parce qu'il ne sait pas exprimer son affection ni son amour pour les siens. La souffrance, la lutte, et les émotions, parfois, dérégées, y sont; il faut passer par là afin d'arriver à un idéal quelconque. Le thème du départ s'y trouve. La petite Christine à travers le voyage de sa jeune vie, a trouvé sa vocation, elle va écrire, elle va partager sa joie de vivre et sa recherche d'un absolu dans les oeuvres suivantes. Mais avant d'y être, étudions encore la petite en quête d'aventures, de joie, et de liberté dans La route d'Altamont.

(c) En route . . .

La route d'Altamont, disent certains critiques, est un retour aux joies et aux souvenirs du passé. Gabrielle Roy est peut-être déjà très loin du Canada à ce moment-ci. Le roman comprend quatre récits, et comme le titre l'indique, on est toujours "en route," toujours en quête de quelque chose, que l'on soit jeune ou vieux!

Le thème du voyage et de la prison y revient car dans le tout premier récit "Ma grand'mère toute-puissante," la petite Christine, la benjamine de la famille, se met en route pour rendre visite à sa grand'mère dans un village du Manitoba. Maintenant qu'elle est privée de sa famille, la bonne vieille se sent un peu triste. Arrivée chez mémère, Christine a l'impression d'être "en cage." Le silence et l'immobilité de l'entourage sont trop pour la petite fille vivace et un jour lorsqu'elle s'ennuie très fort, ce cri nous parvient du fond de son coeur attristé "Oh, que je m'ennuie, que je m'ennuie, que je m'ennuie"⁴⁴ et pour faire revenir le bonheur au petit coeur désolé, mémère propose de lui faire une "catin." L'enfant commence à revivre ainsi que la grand'mère. Cette dernière se sent capable de fabriquer la "catin" et de montrer son habilité; cela ressuscite un peu l'énergie, le dynamisme de sa jeunesse tandis que Christine, ayant vu la création terminée, est émerveillée et elle commence à croire que peut-être une

⁴⁴

Gabrielle Roy. La route d'Altamont (Montréal: Collection l'Arbre, 1966) p. 16.

vieille femme aux mains extrêmement habiles a fait le monde! Quand la petite constate que celle qu'elle avait pensé être "du moins une des meilleures aides,"⁴⁵ du bon Dieu commence à défaillir, elle se trouve devant le grand problème de la vie et de la mort. Elle voit que la joie dans les choses matérielles ne dure pas, certainement, qu'il y a des moments de grande exaltation, mais que le bonheur n'est pas toujours stable. Jeune encore, Christine cherche une paix intérieure, car elle n'est pas aveugle devant la souffrance et l'instabilité de la vie. Gabrielle Roy nous montre combien elle était une petite fille précoce qui commençait déjà à réfléchir aux grands problèmes de la vie. La philosophie de la vieille a pénétré la jeune intelligence, car un jour après avoir feuilleté attentivement l'album de photos, et considéré avec intérêt tous les gens qui s'y trouvent représentés, elle conclut que, comme l'a fait mémère, il faut pendant la vie, "tâcher de nous rencontrer . . ." ⁴⁶ et de nous rendre heureux les uns les autres. L'amour que Gabrielle Roy a pour ses semblables se révèle ici; elle aime l'humanité.

Mais Gabrielle Roy aime aussi le bon vieux temps et dans le récit "Le vieillard et l'enfant" elle nous présente le bon Monsieur Saint-Hilaire qui retrouve une immense satisfaction dans ses souvenirs. Dans ce récit, Christine est de nouveau en route, elle se lie d'amitié avec le vieux et chaque petite visite rend ce monsieur très heureux.

Pendant un été très chaud Christine est découragée, car la

⁴⁵
Ibid., p. 51.

⁴⁶
Ibid., p. 57.

narratrice nous dit que la chaleur était accablante. Le vieux essaie d'inspirer un peu de joie à sa jeune amie, car pour elle "l'espoir, pour cette été du moins, est mort."⁴⁷ Mais la réponse est spontanée: ". . . il ne faut jamais dire que l'espoir est mort. Ça ne meurt pas, l'espoir."⁴⁸ Si Christine a vraiment saisi le sens profond de cette idée, alors elle se tiendra dans la joie; aussi longtemps que l'on peut espérer, il y a, selon Gabrielle Roy, moyen de voir un rayon de bonheur, comme nous l'avons vu dans Bonheur d'occasion.

Les deux causent ensemble, puis ils réfléchissent; lui vit souvent dans le passé, Christine, quoique jeune, revit parfois les bonnes vacances passées chez son oncle, ou encore, elle fait des voyages imaginaires lorsque le vieux lui raconte des lieux visités pendant sa jeunesse. Mais quand il s'agit du grand lac Winnipeg, Christine n'imagine qu'une vraie "Utopie" et un certain jour elle nous raconte: "Ce jour-là je n'avais en tête que le lac Winnipeg et d'apprendre sur son compte le plus possible."⁴⁹ Le beau rêve continue, mais le désir de voir le lac augmente; après quelques jours, la question, si longtemps restée sur les lèvres du vieillard se pose: "Je me demande si ta mère te confierait à moi pour toute une journée. Nous prendrions le train. Nous irions voir le lac Winnipeg."⁵⁰ Sur le coup, Christine danse de joie, de bonheur, d'exaltation!

Il faut consulter la mère de Christine; hésitante d'abord; cette

⁴⁷
Ibid., p. 81.

⁴⁸
Ibid., p. 81.

⁴⁹
Ibid., p. 89.

⁵⁰
Ibid., p. 93.

pauvre femme, qui avait aspiré dans sa propre jeunesse à tant voir mais maintenant

pour elle il était tard déjà pour assouvir ces désirs qui, non contentés, nous laissent pourtant comme imparfaits à nos yeux, dans leur traînée de regrets nostalgiques. Mais ainsi était-elle devenue extrêmement attentive à obtenir pour nous du moins ce qu'elle n'avait pas possédé de ce monde.⁵¹

Donc maman oublie toutes ses appréhensions, elle donne son consentement, les préparatifs sont faits et nos deux voyageurs se mettent en route, cherchant la joie et l'exaltation près de cette eau qui "parle, chante et sans cesse dit quelque chose, encore qu'on n'y entend rien de clair . . ."52

Cette paire singulière passe la journée au bord du lac. Il est difficile de dire qui en a joui le plus. Pour Monsieur Saint-Hilaire, la vie prend un sens profond, le passé semble s'embellir à la pensée de l'avenir, un avenir au-delà de cette vie présente, car nous enseigne-t-il: "oui, le coeur est ainsi fait que, plus il en a, et plus il lui en faut. Alors tu t'apercevras que tu n'es qu'au seuil de la vraie découverte."⁵³ Quelle est pour lui, à ce moment de la vie, méditant tout près du lac, cette grande découverte? Il cherche nous semble-t-il, un bonheur sans retour, avec un absolu, capable de remplir les désirs de son coeur. Christine, au contraire, est devant la vie, elle se demande "Qu'est-ce-que c'est donc la grande décou-

⁵¹
Ibid., p. 95.

⁵²
Ibid., p. 87.

⁵³
Ibid., p. 142.

verte?"⁵⁴ Le pays de l'amour, le pays du bonheur, un pays très attirant, nous fait comprendre le vieux. L'enfant semble saisir le mystère et elle s'écrie: "J'irai là aussi . . . j'irai, puis j'y resterai. Je me promènerai partout dans ce beau pays."⁵⁵ Le soir, revenue à la maison, elle nous dit: . . . la splendeur triste et étrange de tout ce que j'avais vu aujourd'hui s'engouffra en moi comme un chant impérissable que je ne cesserais peut-être jamais plus d'entendre quelque peu."⁵⁶ Ce chant est le chant de tout coeur humain, une aspiration vers un bonheur stable et satisfaisant!

Dans le récit "Le déménagement," nous voyons encore la petite en quête. Il faut qu'elle soit en route et lorsqu'elle ne peut pas déménager elle-même, une pensée la poursuit partout: "A défaut de pouvoir moi-même déménager, j'eusse voulu assister au moins au déménagement des autres. Voir de quoi il retournait."⁵⁷ et ce désir déraisonnable croît toujours.

Elle envie Florence, la fille du déménageur, qui pouvait toujours partir avec son père. La maman de Christine, inquiète de sa "lubie," essaie de la distraire, en lui racontant maintes histoires de sa propre jeunesse. Elle, aussi, donc, goûte quelques moments de joie et de satisfaction en revivant les moments agréables du passé. Mais notre petite, à l'insu de sa mère, part avec Florence et le

⁵⁴
Ibid., p. 142.

⁵⁵
Ibid., p. 143.

⁵⁶
Ibid., p. 152.

⁵⁷
Ibid., p. 157.

déménageur. Sur une charrette bien remplie, elle s'assied. Le voyage semble se passer plus en rêve qu'en réalité car, écrit la narratrice

. . . jamais je ne n'avais vu à notre petite ville cet air absent, doux et résigné. Le grand soleil naissant la blanchissait, la purifiait, il me semble. J'eus l'impression d'une ville absolument inconnue, lointaine et à découvrir. Et j'étais étonnée d'y reconnaître pourtant comme vaguement des immeubles, des clochers, des croisements de rues que j'avais dû voir quelque part: mais comment cela aurait-il pu être, puisque, ce matin, j'avais quitté le monde connu, j'entrais dans le nouveau.⁵⁸

Christine cherche quelque chose de nouveau qui satisfasse à ce désir de savoir et de connaître, toujours si près de son coeur. Pourtant ce voyage, la pousse encore à une recherche, car ce qu'elle a vu en voyage ne la contente pas et elle est surtout désillusionnée de "tout ce côté usé, terne et impitoyable de la vie"⁵⁹ que le déménagement avait révélé et cet aspect de la vie gonfle de plus sa frénésie d'évasion. Quand Christine retourne chez elle, sa mère la tient dans ses bras en disant: "Toi aussi donc! Toi aussi tu aurais cette maladie de famille, ce mal du départ. Quelle fatalité!"⁶⁰ Oui, Christine a "ce mal du départ," car la vie, à ce moment-là ne lui donne aucune satisfaction, et dans le vrai sens du mot elle suivra la route d'Altamont et continuera bien au-delà.

Sur cette route, Christine est plus âgée; elle fait un petit voyage avec sa mère qui commence à vieillir. Celle-ci cherche une

⁵⁸
Ibid., p. 167.

⁵⁹
Ibid., p. 184.

⁶⁰
Ibid., p. 185.

colline: "Dans toute cette plaine immense, comment se fait-il, Christine, que Dieu n'a pas songé à mettre au moins quelques petites collines?"⁶¹ Elle est née à Québec, et depuis quelque temps elle vit dans ses souvenirs et goûte tour à tour les joies de sa jeunesse. Dans la nature autour d'elle, elle ne voit que les montagnes et les collines du Québec, elle attend quelque chose; en route vers le petit village d'Altamont, elle espère voir apparaître devant elle une colline, ou une montagne du passé, ou peut-être n'attend-elle pas une montagne de bonheur qui annonce la fin de ce monde et l'entrée dans l'autre, une montagne qui peut bien apparaître à chaque moment de la vie car, dit-elle à Christine: "C'est la hauteur inattendue, quand on l'atteint, qui justement donne du prix à tout le reste."⁶²

Dans ces petites excursions à travers les collines de Pembina, le bonheur de la mère se situe presque tout le temps dans le passé, tandis que celui de Christine est dans le présent, Christine est heureuse en cherchant la route car, dit-elle:

Il n'y avait même pas l'électricité à travers cette contrée sauvage. Je fus heureuse un instant comme rarement je l'ai été dans ma vie. A quoi tenait ce bonheur? Sans doute s'agissait-il de confiance, de confiance illimitée en un avenir lui-même illimitée. Alors que ma mère pour ses joies devait retourner au passé, les miennes étaient toutes en avant, presque toutes intactes encore, et n'est-il pas merveilleux cet instant où tout ce qu'il y a à prendre en cette vie apparaît intact à l'horizon, à travers les charmes et les sortilèges de l'inconnu.⁶³

61
Ibid., p. 189.

62
Ibid., p. 192.

63
Ibid., p. 198.

Mais il est difficile de comprendre la source du bonheur, même de vouloir mesurer le bonheur d'un autre car "toute joie est mystérieuse, c'est devant elle que je connais le mieux la maladresse des mots

. . . .⁶⁴ Christine est heureuse avec sa mère, elle la chérit; pourtant c'est à la fin de ce récit qu'elle partira en Europe et pendant son séjour au vieux pays sa mère mourra.

Dans ce roman comme dans les autres Gabrielle Roy nous montre que les jeunes comme les vieux cherchent le bonheur, mais le vrai bonheur, la vraie satisfaction intérieure se trouve en soi. L'âme, comme toujours, doit être en harmonie avec elle-même, la nature et les autres. Christine est heureuse à la fin de ce livre parce qu'elle trouve sa vocation, elle veut être écrivain et propager aux autres le bonheur et la joie qu'elle sent.

C'est Christine grandie qui va nous introduire dans le drame profond de l'âme dans les romans suivants où la recherche d'un absolu devient de plus en plus évidente . . .

64

Ibid., p. 204.

(d) Le monde du mystère

Avons-nous tort de dire que nous entrons dans un domaine plus psychologique et plus mystique avec les romans Alexandre Chenevert et La montagne secrète, car dans ces livres, semble-t-il, Gabrielle Roy entre dans l'esprit même de l'homme. Dans le premier de ces romans elle nous décrit, d'une manière très claire, la condition humaine dans notre société, au moment de la deuxième guerre mondiale. "Alexandre n'est personne et il est tout le monde à la fois."⁶⁵ Il est un employé de banque. Il a un grand coeur, et il veut aimer tout le monde. A vrai dire, il porte les souffrances du monde entier sur ses épaules. Michel Gaulin dit qu'il est superlucide et "c'est de cette superlucidité que provient le drame du caissier pour qui tout élément des mondes temporel et surnaturel est sujet d'inquiétude,"⁶⁶ mais à cause de cette inquiétude il ne connaît même pas sa propre famille, ni ses amis,

les êtres qui lui sont chers, sa femme, sa fille, son ami de toujours, Godias, lui sont voilés par leurs souffrances, auxquelles viennent s'ajouter les complications de la vie moderne . . . L'agitation du monde contemporain se fait un passage à travers les soucis domestiques d'Alexandre Chenevert, qui lorsqu'un cancer viendra le ténasser il

65

Monique Genuist, La création romanesque chez Gabrielle Roy, (Ottawa: Le Cercle du Livre de France Ltée., 1966) p. 48.

66

Michel Gaulin, "Le thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy" (Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1962), p. 10.

se trouvera cerné de toutes parts.⁶⁷

De ces quelques lignes peut-être se dégage-t-il une question: "Y a-t-il une étincelle de bonheur dans toutes ces pages?" Nous disons "oui," car Alexandre ne veut rien d'autre qu'une meilleure vie pour tout le monde et pour lui-même. Il veut la justice, la paix. Nous remarquons dans le roman qu'il est tiré entre le passé et l'avenir, nous sommes devant un problème social.

Le seul plaisir que ce pauvre tracassé a eu dans sa vie est sa visite au Lac Vert. L'anticipation même stimule la joie chez lui. Le soir où il a lu la réclame dans le journal:

PETIT CAMP DE TRAPPEUR. PAS CHER.
 AU LAC DES ILES.
 S'ADRESSER A ETIENNE LE GARDEUR CULTIVATEUR
 . . . MOYEN DE BIEN S'ENTENDRE.⁶⁸

il est heureux. Le nom Gardeur lui inspire la confiance et l'amitié, l'idée qu'il y a moyen de "s'entendre", l'enchantement, car dans l'esprit d'Alexandre, tout est trouble dans ce monde, mais avec l'espoir de passer quelque temps au bord du lac, un certain équilibre commence à s'établir dans son cœur. En quittant la ville, qui est en somme, une prison pour une grande partie de l'espèce humaine qui y demeure, il est étonné de l'espace, et de la lumière qu'il voit autour de lui; il éprouve le besoin de s'épanouir et d'être libre. Petit à petit il

67

Gérard Tougas, Histoire de la Littérature Canadienne-Française, (Paris: Presses Universitaires de France, 1964) p. 158-159.

68

Gabrielle Roy, Alexandre Chenevert (Montréal, Beauchemin, 1954) p. 178.

se demande s'il ne va pas trouver le vrai bonheur ici et au fond, il le découvre, car depuis des années il se trouve dans son coeur, mais avec les tensions de la vie urbaine, son empressement d'être exact au travail, d'épargner pour l'avenir, bref, l'espoir qu'il met dans les choses matérielles, si éphémères, ne lui permet pas de voir la clarté dans son propre coeur. Gabrielle Roy nous montre une fois de plus, que le bonheur personnel se trouve dans l'équilibre entre l'être, la nature, l'univers, enfin, l'absolu pour le développer davantage.

Une fois qu'Alexandre est arrivé au beau milieu de la nature, la solitude l'entoure, le pénètre même, et sa pauvre âme est libérée et devient une mélodie harmonieuse avec cette nature, qui nous conduit si facilement à l'infini. Il trouve, enfin, la paix!

Il veut être libéré de tout, de Dieu et des hommes, mais cette libération ne lui suffit pas encore, la paix ou la satisfaction intérieure n'est pas complète, et alors . . . graduellement devant la nature mystérieuse, il commence à dire "Mon Dieu . . .," il lui faut, quelque'un, quelque chose, hors de lui! Après son voyage triste et terne à travers la vie, il comprend, comme tous les autres Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy et du monde entier que, l'homme, pour être heureux, doit essayer à se dépasser, pour arriver à un absolu. A la fin, Alexandre se sent heureux et même à travers un épais rideau de souffrance, il voit au loin, une lueur, faible, d'abord, mais réel, de bonheur. Il sent qu'il est aimé, même sa femme et sa fille l'aiment; auparavant il était trop occupé, il ne pensait pas à leur amour, à leur amitié. Après, il est même étonné qu'il y ait des gens

qui n'ont rien à lui. A la fin il comprend qu'il y a des moments de bonheur dans cette vie terrestre, qu'ils sont précieux et qu'il faut en profiter et en garder le souvenir. Alexandre apprend donc la même leçon que le père de "Petite Misère" que ces moments de bonheur, sont des trésors à bien garder, mais que le vrai bonheur, le bonheur stable se trouve plus loin . . . très loin même!

Gabrielle Roy souligne encore l'idée du voyage, pas un voyage agréable mais un voyage difficile et pénible, afin de trouver le vrai bonheur. L'homme, d'après Gabrielle Roy, n'est heureux qu'en route vers un but éternel. Cette quête est pleinement décrite dans La montagne secrète où Pierre, une fois qu'il a atteint l'idéal, autant que c'est possible dans une situation humaine, ne sait plus vivre sur cette terre.

Dans ce roman nous nous trouvons dans une ambiance tout à fait différente. L'on est vraiment frappé par la nostalgie du Nord, mais alors nous comprenons qu'à ce moment de sa vie Gabrielle Roy est loin du Canada et qu'elle a besoin de son pays. Certains critiques disent que c'est maintenant qu'elle s'affirme comme une vraie Canadienne.

Pierre, le héros, est en quête continuellement; il n'est jamais tranquille car, il est toujours en route vers l'inconnu. Le grand Nord l'appelle, mais il faut aussi se rendre compte qu'il n'est pas seul dans son ambition. Les personnes qu'il rencontre sont aussi en quête. Gédéon cherche-t-il vraiment l'or ou bien cherche-t-il à remplir un vide au fond de son coeur? Nina cherche l'aventure, l'amour, tout simplement le bonheur, elle veut la liberté. Sigurdson aussi est

chasseur! Chasseur de quoi, demandons-nous, seulement des animaux à fourrure? Peut-être un sentiment plus aigu le pousse-t-il vers l'inconnu.

Pierre dessine ces personnages, ainsi que plusieurs scènes sauvages sur sa route, comme le dernier peuplier-tremble tordu et rabougri, ou bien quelque cabane dans la neige. Il semble vouloir arracher quelque chose au passage afin de remplir un vide au dedans de lui-même. Il admet que lorsqu'il regardait les étendues infinies du ciel qu'"il avait le sentiment d'une incommensurable distance en lui-même à franchir!"⁶⁹ Plus tard dans sa vie il se dit que "rien ne lui était demandé . . . que chaque jour un effort raisonnable, un effort sincère."⁷⁰

Il ne reste pas longtemps avec un tel raisonnement, la "satisfaction intérieure" créée par cet effort quotidien n'est pas complète. Encore une question s'impose: Qui lui demande cet effort?

Nous voyons dans notre étude que Pierre cherche un absolu et il ne sera jamais tranquille avant de l'avoir trouvé. Cette inquiétude est évidente, et il est troublé, il est vexé même "d'être à ses propres yeux une telle énigme."⁷¹

Pierre passe par bien des épreuves, il reste, cependant très sensible à la beauté de la nature. Il aime cette nature qui a été si

69

Gabrielle Roy, La montagne secrète (Montréal: Librairie Beauchemin Ltée., 1962) p. 21.

70

Ibid., p. 27.

71

Ibid., p. 24.

cruelle pour lui. Physiquement et mentalement il a dû lutter contre les éléments, mais toujours il est poussé par une force étrange, plus forte que lui-même, d'aller en avant. Alors, un jour il

tourna le flanc sombre du rocher. Devant lui se dressait une haute montagne isolée que le soleil rouge embrassait et faisait brûler comme un grand feu clair . . . Pierre . . . se laissa lui-même tomber comme à genoux devant la montagne.⁷²

Pierre a trouvé cet absolu et il ne sera plus jamais heureux, avant de se confondre avec l'infini.

Arrivé à Paris, Pierre ne sait jamais oublier sa montagne. Maintenant il a trouvé son bonheur et jusqu'à la fin de la vie il demeure dans un monde mystérieux, aspirant à la perfection, le bonheur complet. Ce feu le brûle pour le consumer finalement dans un effort même, de laisser aux hommes une étincelle de la beauté que lui-même avait vue et goûtée dans son voyage à travers le grand Nord. Il veut essayer de reproduire la splendeur de sa montagne mais la peinture reste inachevée car Pierre meurt avant de la finir . . .

Son voyage à travers le Nord, n'est rien d'autre que le voyage de sa vie. Même dans les moments les plus durs, quand les éléments puissants semblent l'engloutir, Pierre est heureux car dans sa recherche, son âme est en harmonie avec la nature et pour ainsi dire avec Dieu. Au moment où il doit tuer le caribou afin de vivre, une étrange entente se forme entre l'homme et l'animal. Arrivé à sa montagne, il s'extasie comme Moïse devant le buisson ardent; mais

72

Ibid., p. 100.

Pierre à Paris est autre chose. Gabrielle Roy nous montre l'homme de nouveau hors de son milieu, il y a déséquilibre et Pierre ne sait plus trouver la paix de l'âme. Il se sent perdu dans la foule, étouffé même, il n'a plus de résistance physique dans cette atmosphère, et pour lui, il ne reste que la consommation avec l'absolu.

L'idée de Gabrielle Roy est claire ici; le véritable bonheur n'est pas de ce monde . . . et dans son livre le plus récent, La rivière sans repos, elle nous donne de nouveau un résumé de la vie, ce n'est pas une image agréable mais c'est le sort de l'homme ordinaire qui fait son pèlerinage à travers la vie; il a goûté les moments précieux de joie et de satisfaction, il a goûté l'amour et l'amitié. Toutefois, pour le voyageur fatigué, le véritable repos est au-delà!

(e) Un bonheur stable

La quête chez Gabrielle Roy continue dans La rivière sans repos. La rivière est le symbole de la vie; la vie, est toujours mouvementée, mais malgré tous les obstacles, elle coule vers l'inconnu et se perd dans le lointain comme la Koksoak. Dans ce livre plusieurs grandes questions se posent: Qui sommes-nous? Où allons-nous? Où est le bonheur? La lutte pour un absolu, un bonheur stable, nous frappe et finalement nous voyons que le vrai bonheur se trouve seulement dans le grand au-delà.

La jeune fille esquimaude, Elsa, depuis sa jeunesse cherche la joie et l'aventure. Le cinéma introduit au Nord par les Blancs éveille en elle la question de l'amour. Après la représentation d'un film, les jeunes questionnent la manière des Blancs de faire l'amour:

seule Elsa était d'avis que . . . le baiser sur la bouche pouvait bien être ailleurs dans le monde ce qu'il avait de plus naturel . . .⁷³

Elle est d'ailleurs prête à l'essayer. Elsa, toujours prête à l'aventure, aura toute sa vie l'aspiration d'"en connaître l'effet."⁷⁴

Elle devient enceinte par un soldat américain. Après la naissance de son fils toute sa vie est centrée autout de lui. Toujours il faut mieux faire pour soigner l'enfant et elle est heureuse avec

73

Gabrielle Roy, La rivière sans repos, (Montréal: Beauchemin Ltée., 1970), p. 122.

74

Ibid., p. 123.

son bébé, qui réjouit toute la famille. Il arrive un temps, cependant, où Elsa n'est jamais satisfaite. Jimmy grandit, d'abord parmi les Esquimaux, puis Elsa quitte son village pour être près des blancs. Elle cherche à se satisfaire, mais elle ne trouve jamais la paix. Elle doit toujours être en route et petit à petit, elle perd son identité, et son bonheur. La vie des Blancs lui semble étrange, tandis qu'elle veut, à cause de son fils, abandonner la vie des Esquimaux:

Mais si elle s'arrêtait et s'accordait un moment de réflexion, elle . . . était submergée par une confuse aspiration vers une autre manière de vivre, à moitié comprise, et qui pourtant l'appelait sans répit.⁷⁵

Nous voyons donc, qu'au delà des forces de la nature, il y a quelque chose qui nous attire. Parmi la confusion de la vie, Elsa est perdue et pour un instant, elle admet:

"Il me semble . . . qu'alors on avait souvent froid et faim, dans l'igloo. Mais, quand on n'avait ni froid ni faim, alors, il me semble, on riait."⁷⁶

Elle a connu la joie dans l'igloo, mais maintenant qu'elle est parmi les Blancs, elle constate que, malgré toutes leurs richesses matérielles, eux non plus ne sont pas heureux. Où donc, se trouve le vrai bonheur?

Jimmy grandit, il cherche aussi. Il aime sa mère, mais il se demande qui il est et d'où il vient? Lorsque Elsa lui raconte l'histoire de leur vie, il ne peut plus rester près d'elle. L'aventure l'appelle; il cherche son identité, il cherche le bonheur au pays du

⁷⁵ Ibid., p. 190.

⁷⁶ Ibid., p. 191.



sud. Entretiens, Elsa lutte contre la déception et l'ingratitude de la vie, mais toujours au fond de son coeur elle sent qu'il y a un pays de bonheur, quelque part. Assise, un jour, au bord de l'eau, elle

essaya de réfléchir. Elle n'était consciente que d'une patiente perplexité, d'une sorte de timide interrogation qui montait de son âme pour chercher à savoir s'il y avait quelqu'un au bout du monde pour attendre les voyageurs fatigués, pour les accueillir . . . c'était comme si la seule question importante au fond avait été posée à Elsa personnellement pour être résolue par elle seule.⁷⁷

Nous croyons que dans ce roman Gabrielle Roy nous donne un résumé de la vie et que chaque être humain doit pouvoir poser les principes, pour trouver la paix et le bonheur, et les poursuivre, coûte que coûte, parmi les souffrances de la vie. La rivière sans repos nous fait comprendre que la vraie joie n'est pas de ce monde et que nous devons chercher au-delà pour trouver enfin, le bonheur éternel. Dans son oeuvre simple mais profonde, Gabrielle Roy montre à Elsa qu'il n'y a ou'un absolu, un infini, qui donne un sens profond à la vie, à cette vie pleine de réalisations merveilleuses mais toujours confrontée un jour ou l'autre par la souffrance, par l'échec, par l'égoïsme. A travers toute son oeuvre romanesque ceci est la grande leçon que Gabrielle Roy veut laisser avec l'humanité entière. Nous osons affirmer que toute l'oeuvre romanesque est une lente élaboration de cette question vitale.

77

Ibid., p. 281.

CHAPITRE II

Le Bonheur chez Marie-Claire Blais

(a) Une jeunesse en révolte . . . un bonheur négatif

Avec l'oeuvre de Marie-Claire Blais le mythe de la vie canadienne française est détruit et surtout le mythe de la famille, et nous voici devant la réalité pure et simple de la vie. Elle écrit des livres

où la tragédie, la fatalité, l'horreur même est présente dans chacune des vies qui y sont racontées. Une oeuvre étonnante dans laquelle alternent les suicides, les meurtres prémédités et les morts naturelles affreuses.¹

Peut-être ces lignes nous donnent-elles une idée de ce que nous allons constater dans son oeuvre. Où allons-nous trouver une trace de bonheur, de joie, de liberté, parmi ces pages obscures où nous voyons des enfants qui constituent les personnages-clés et qui ne sont presque jamais attachés à leur père ni à leur mère qui est une créature qui ne répond pas aux besoins d'une affection tendre et protectrice. De plus "la peur, l'angoisse, la mort, la vulnérabilité sont des mots qui reviennent souvent dans sa bouche et des sentiments que connaissent la plupart de ses personnages."²

¹ Hélène Pilote, "Marie-Claire Blais, Prix Medicis," Le Canada français d'aujourd'hui, (février, 1967) IV, p. 25.

² Ibid., p. 31.

Au commencement de ce travail nous avons insisté sur le fait que le bonheur est une satisfaction intérieure ressentie après l'accomplissement d'une action ou un état de satisfaction à la pensée que nous nous efforçons constamment d'atteindre un idéal; nous retrouvons aussi dans les coeurs de ces épaves de la société, cette même aspiration vers un idéal et très souvent leur recherche de cet idéal devient tellement intense, que l'impossibilité de le trouver se termine par la mort, voulue ou non.

En parlant d'Une saison dans la vie d'Emmanuel, Naim Kattan, nous dit que "cette plongée dans la noirceur est en réalité une recherche de l'innocence perdue. Les enfants humiliés s'enfoncent dans le péché car rien ne peut les sauver."³ Dans notre opinion, cette critique peut s'appliquer à n'importe quel livre de notre écrivain, car dans leur détresse ses personnages s'éloignent de plus en plus de la vérité et de la vie.

Parmi les écrits de Marie-Claire Blais, il y a des livres qui nous frappent par leur absence de bonheur. Ils nous révèlent un monde torturé, troublé, perdu. Nous pensons surtout aux romans, Le jour est noir, David Sterne, et L'insoumise. Dans le premier de ces livres, Marie-Claire Blais nous montre les jeunes époux qui sont plutôt infortunés au commencement de leur vie, mais malheureusement ils ne sont pas prêts à faire face à la réalité, ils doivent sortir de leur monde de rêves, car ils doivent porter la responsabilité de leur enfant. Ces

3

Naim Kattan. "Lettre de Montréal", Canadian Literature, (Autumn, 1965) XXVI, pp. 55-58.

deux jeunes ne se sont jamais donné la possibilité de comprendre le vrai sens de l'amour. Josué, le jeune mari, ne vit pas dans la réalité; il s'évade dans "la brume," tandis que Yance ressent tout le désillusionnement de l'amour, de la vie même, lorsqu'elle constate qu'elle commence à détester les traits de son mari. Elle avait placé sa confiance en lui; elle lui a confié sa sécurité et celle de son enfant, mais un jour quand Josué lui dit "avec toi, dans mes bras, je crois toujours que nous entrons dans l'infini. Mais ce n'est qu'un mensonge,"⁴ est-ce-qu'à ce moment que peut-être Yance comprend la portée du mot "mensonge"? Elle commence à douter de son mari et peut-être de l'humanité entière, car dit-elle "je me suis perdue auprès d'un garçon plus perdu que moi au milieu des autres êtres."⁵ Cette idée réapparaît très souvent dans l'oeuvre de Marie-Claire Blais; l'individu est perdu dans la foule, il se sent impuissant contre la masse, l'univers même semble l'écraser, il est suspendu entre le temps et l'espace sans aucune sécurité. Dans ses désirs de réforme, il se sent impuissant, car sa pensée, une pensée de négation, ne s'accorde jamais avec la société conventionnelle; il cherche le repos ou la paix dans le rêve, le suicide ou l'évasion quelconque. L'écrivain nous fait sentir ici que les deux jeunes mariés cherchent quelque chose de plus profond; ils ne sont pas heureux avec le superficiel, et pourtant

⁴ Marie-Claire Blais, Le jour est noir, (Montréal: Editions du jour 1962), p. 41.

⁵ Ibid., p. 39.

il est très difficile de trouver une solution dans la société actuelle.

L'amour de la liberté ronge la jeune femme, elle cherche la joie, le bonheur et un jour où elle est seule, car Josué est parti depuis plusieurs jours, elle se promène dans l'air enivrant. Elle est gaie, elle se sent femme portant en elle une nouvelle vie et elle nous dit, "cette force irrésistible qui vivait dans mes entrailles m'inonde d'un plaisir unique. Nous étions deux clartés dans cette odieuse nuit."⁶ Donc, parmi les angoisses de la vie, son bonheur est si pénétrant à ce moment, qu'il se communique à son enfant et illumine leurs vies solitaires. Seule, au milieu de la nature, Yance est heureuse; elle ressent une certaine harmonie avec l'infini. La conception de bonheur de Marie-Claire Blais, est évidente ici. C'est au milieu de la nature, seule, que Marie-Claire Blais enfante son oeuvre, et toutes les deux, elle et son oeuvre, seront des clartés dans la vie, parfois odieuse, des hommes.

La vie sera difficile pour Yance, pour sa famille, pour ses amis, et pour sa petite fille Roxane, qui est, elle aussi, destinée à la perte. La brume plane sur ce livre, ainsi que la couleur obscure de la nuit. Les personnages cherchent la liberté, l'amour, la joie, mais comme c'est la condition de la nature humaine déçue, perdue, la vie se répète, la lutte continue et la narratrice nous dit que: "tout recommencera comme aujourd'hui comme hier."⁷ A ce moment, il n'y a pas beaucoup d'espoir pour l'avenir. Marie-Claire Blais nous

⁶
Ibid., p. 41.

⁷
Ibid., p. 12.

montre l'humanité souffrante, déçue; l'aspiration vers le bonheur y est, tous les personnages y aspirent, mais ils ont peur de la réalité et ils veulent s'évader. Marie-Claire Blais nous conduit à travers les profondeurs des âmes souffrantes, luttantes même, cherchant un bonheur stable, mais pour le moment ne trouvant aucun espoir d'une rédemption.

Dans le roman David Sterne, nous nous trouvons toujours dans les ténèbres profondes de l'âme. Ce livre nous enseigne un Crédo de haine qui pénètre les jeunes coeurs et souille les jeunes âmes. C'est une révolte contre le système . . . contre tout système! La seule source de satisfaction pour David Sterne, Michel Rameau, François Reine, et Julie Baec, est la vie basse et morbide. Tous, dans ce livre, veulent s'engloutir de plus en plus dans l'ombre. David est heureux quand il peut tromper la loi ou le système et lorsqu'il s'échappe, il nous dit: "Je pleure de dégoût et de joie, car encore une fois, je leur ai échappé. Je suis malade, je pourris sur place."⁸ Son ami, Rameau a des aspirations très hautes; pour lui, il faut des altitudes très secrètes, mais sous les tensions de la société, il se retire dans un royaume à lui, c'est-à-dire, la mort, car, nous dit la narratrice, Rameau avait des vertus, dites noires, qui le conduisaient à sa perte. François Reine, étudiant en droit, s'achève en victime pour ses convictions; il se transforme "en torche humaine."⁹ Pour tous

⁸ Marie-Claire Blais, David Sterne, (Montréal: Editions du jour, 1967), p. 12.

⁹ Ibid., p. 55.

ces jeunes gens, tout plaisir sain (ou conventionnellement sain) est entouré d'une odeur que l'on dit putréfiée. Les trois meurent dans une lutte contre tout système. Marie-Claire Blais nous cache toute la beauté de la vie; elle nous montre une jeunesse en un désaccord complet avec la vie et qui se plonge dans les ténèbres de la révolte, de la prostitution, de l'homosexualité, bref, dans un monde, où il y a très peu de vraie joie, dans un monde clos où "une foule anémique était enfermée là femmes enfants hommes ils agonisaient en silence."¹⁰ Le bonheur est presque absent dans ce livre où l'on sent l'obsession de Marie-Claire Blais pour la question du mal. Elle a beaucoup souffert, de plus, elle voit que les hommes, les femmes, et les enfants même, sont souffrants ou mal traités dans notre société moderne; la jeunesse, comme l'écrivain elle-même, en prend de plus en plus connaissance, et se révolte et c'est dans cette révolte que cette jeunesse trouve la joie, le bonheur. Marie-Claire Blais, vivant aux Etats-Unis, nous montre son dédain des conventions canadiennes françaises. Elle veut la liberté, des conditions de vie favorables, pour les hommes, afin qu'ils puissent s'épanouir. Ne cherche-t-elle pas la perfection, le bonheur complet, sur cette terre?

Elle mène la lutte à travers son oeuvre et dans L'insoumise, l'écrivain nous ouvre le journal d'un jeune adolescent, Paul Robinson, fils d'un docteur, où nous voyons encore le dédain de l'écrivain pour la société bourgeoise et les conventions de la soi-disante "bonne

10

Ibid., p. 125.

famille." Nous étudions de nouveau la situation par les yeux du fils, qui écrit son journal et comme Jean Le-Maigre dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, se réfugie dans ces pages pour échapper de la vie réelle. Dès la première page, la mère de Paul, Madeleine Robinson, nous donne une idée de la situation dans la vie de toutes les Madeleine Robinson: "On dit que j'ai un mari heureux, une maison heureuse, des enfants heureux . . . On dit que je suis heureuse. De cela, je ne suis plus aussi sûre!"¹¹ Déjà le bonheur est mis en doute! Cette mère est loin d'être heureuse. Intérieurement elle n'a jamais accepté son rôle d'épouse, de mère de famille. Elle se sent solitaire et elle aspire à un sort plus joyeux. Elle aspire à l'amour même, car Madeleine nous dit:

Mon mari . . . déverse à cette heure-ci la compassion et le secours à ces têtes affligées qui s'élèvent vers lui avec innocence. Mais moi qui vis dans sa maison, si près de lui et qui ne suis pas l'une de ses patientes dont le dossier pourrait exciter sa curiosité, son amour de l'intelligence insoumise aux lois ordinaires de la vie.¹²

L'écrivain présente ici, son opinion de toutes ces jeunes femmes modernes de la société contemporaine, qui jouent un rôle; elles ne sont pas elles-mêmes, elles ne sont pas sincères. Paul n'est pas d'accord avec une telle vie. Les conventions de nos jours le dégoûtent; lui, comme Marie-Claire Blais, veut s'échapper pour être plus près de la

11

Marie-Claire Blais, L'insoumise, (Montréal: Editions du Jour, 1966), p. 7.

12

Ibid., p. 26.

solitude de la nature. Un critique nous dit qu'elle ne se sent pas à l'aise sur les boulevards. D'une manière négative, peut-être, elle veut répandre son message à travers le monde entier.

Madeleine, veut franchir la porte pour s'abandonner à la liberté, mais comme femme d'un docteur respectable, (les conventions la tiennent) elle est entourée toujours des murailles de ces conventions. Elle est plus que jamais déconcertée lorsqu'elle trouve le journal de son fils, "Paysages Intérieurs," qui lui permettent en quelque sorte, d'entrer dans l'esprit même de ce jeune homme. Paul, comme sa mère, cherche à s'évader pour trouver le bonheur dans un monde irréel. Il s'évade dans son journal où il cherche la liberté, la paix, et l'amour. Il est amoureux d'une femme plus âgée que lui et il trouve une certaine satisfaction dans cet amour car écrit-il "la vie qui était déjà si absurde avec Anna, que deviendrait-elle sans Anna?"¹³

Comme les autres jeunes gens décrits par Marie-Claire Blais, le jeune Paul est toujours menacé par la mort. Il ne sait pas être heureux quand tant de jeunes gens meurent dans la guerre. Bientôt, pense-t-il, j'aurai mon tour, et comme les trois jeunes garçons dans David Sterne, Paul meurt jeune. Son ami, Frédérick, un homosexuel, lui aussi est condamné par la fatalité. A la fin du roman il est frappé par une bande de voyous.

Dans ces trois livres les problèmes sont exposés mais Marie-Claire Blais ne donne pas des solutions, il n'y a pas de rédemption!

13

Ibid., p. 61.

Ses héros sont tous rebelles à leur milieu, le bonheur pour eux est la lutte pour une libération, ou du moins, leur idée de "liberté" et ils s'acheminent tous vers la mort, qui devient pour eux une finalité, un repos. Marie-Claire Blais comprend son monde; comme Gabrielle Roy, elle veut un meilleur sort pour l'humanité, mais d'après les normes de ce monde moderne, c'est-à-dire, elle veut la liberté. Elle nous le montre par sa propre vie; elle vit toute seule et parfois elle se sent très seule, mais elle doit être libre, et libre parmi la nature. Pour elle et pour les hommes sa conception du vrai bonheur est d'être libre et d'être en paix. Ceci est évident dans son oeuvre. Pour un tel bonheur il faut lutter, cette lutte doit continuer dans la société, mais la révolte se glisse aussi dans la famille et dans les romans: La belle bête et Tête Blanche, et Une saison dans la vie d'Emmanuel. Là nous voyons la destruction du mythe de la famille canadienne française, et la lutte continuera . . .

(b) Le bonheur dans la destruction du mythe de la famille.

Dès le commencement du livre La belle bête, nous remarquons la satisfaction, superficielle, si vous voulez, que Louise ressent lorsqu'elle regarde la beauté de son fils, Patrice, qui est pour elle un enfant superbe. Patrice est idiot, mais Louise est tellement éprise de son beau physique qu'elle n'y prend pas garde: "sa beauté extraordinaire suffisait à la combler."¹⁴ De lui-même il ne sait rien découvrir, il ne comprend pas combien sa mère l'aime, ni combien sa soeur, Isabelle-Marie, intelligente mais laide, est jalouse de lui. Son unique bonheur est sa beauté physique; un reflet de sa mère, Patrice est vain et vide! Tous les deux sont superficiels, sans profondeur, tous les deux sont éblouis par une jouissance passagère, ils sont égoïstes. Avec ses deux enfants et son ami, Lanz, un vrai dandy, sans beaucoup d'esprit, et détesté par les enfants, Louise vit repue et elle ne demande plus rien à la vie; son bonheur est complet!

Pour Isabelle-Marie la vie à ce moment ne lui offre pas beaucoup de bonheur, ni de joie, sauf peut-être, une satisfaction déréglée de faire souffrir l'imbécile Patrice, sa mère et Lanz, mais surtout Patrice. Pendant l'absence de sa mère, elle refuse à manger à son frère et elle ressent une vraie joie lorsqu'il commence à dépérir et enlaidir. Puis encore elle est heureuse lorsqu'elle explique à

14

Marie-Claire Blais, La belle bête, (Québec: Institut Littéraire Du Québec Ltée., 1960), p. 13

Patrice que "maintenant c'est Lanz qui est son fils, Lanz qui l'accompagne aux promenades, Lanz qui soigne les chevaux, et toi, tu n'es plus son cher Patrice."¹⁵ et chaque mot a eu son effet; Patrice, idiot, aura aussi la joie de se venger, car pour Lanz il exprime toujours du dédain et un soir Lanz devient inquiet sous le regard de Patrice, il se sent nu sous ce regard de fou!

Isabelle étudie tout le drame et elle s'en réjouit, mais bientôt dans sa vie elle sentira une joie plus profonde, une joie qui pénètre jusqu'au fond de son être.

Jusque maintenant dans ce livre Marie-Claire Blais vomit son dédain pour les membres très peu profonds de nos familles modernes trop matérialistes. Tout ce qui compte est le bien-être, mais avec Isabelle-Marie, il y a un pas en avant et l'écrivain nous montre la valeur d'un amour profond et sincère et la transformation qu'il peut produire dans une vie. Isabelle-Marie tombe amoureuse d'un beau jeune homme aveugle, l'un et l'autre espèrent maintenant, et elle se sent en paix car son âme est en harmonie avec une autre, qui pour le moment la croit belle. Isabelle-Marie est heureuse, deux âmes en harmonie apportent le bonheur, et l'amour est précieux! C'est une période de courte durée, car guéri, Michael n'accepte pas qu'Isabelle-Marie le trompe. Marie-Claire Blais veut la sincérité; l'hypocrisie n'apporte pas le bonheur. Isabelle-Marie et sa petite fille (les enfants sont toujours des victimes) retournent chez Louise. L'équilibre est brisé, l'affinité des âmes

15

Ibid., p. 48.

n'existe plus et puis Marie-Claire Blais fait ressortir la potentialité de passion et de vengeance chez l'homme, lorsqu'Isabelle-Marie plonge la figure de Patrice dans l'eau bouillante et défigure le pauvre imbécile pour toujours.

Dans ce roman, Marie-Claire Blais souligne son dédain pour les parents irresponsables, la mère n'est plus un exemple de stabilité et de bonheur, qui s'oublie pour ses enfants, non, elle est vaine et égoïste, mais Marie-Claire Blais nous laisse voir, pour un instant, la puissance de l'amour dans une vie, un amour qui amène la confiance et le bonheur. Puis tout se termine, comme dans Le jour est noir, David Sterne, et L'insoumise.

Dans le roman Tête Blanche aussi, l'écrivain fait ressortir la puissance de l'amour qui ouvre la porte au bonheur pour un petit garçon, avide d'affection et de bonheur, qui est séparé de sa mère. Dans ses romans antérieurs Marie-Claire Blais nous avait déjà fait comprendre que les faux paradis: le confort, la drogue, l'érotisme n'apportent pas le bonheur au coeur des êtres humains; il faut l'amitié et l'amour pour que l'homme puisse s'épanouir et être en harmonie avec ses semblables.

Tête Blanche, jeune encore, souffre beaucoup d'être renfermé au pensionnat; il se replie sur lui-même et pour soulager ses sentiments détraqués, il est parfois brutal envers ses petits compagnons; il est heureux de les voir souffrir. Il n'accepte pas la responsabilité de ses actions, il les nie même et il se réjouit en secret d'avoir échappé aux punitions et de voir souffrir les autres. Mais alors nous entendons

ce cri du coeur: "Maman, maman que j'aime, comment peux-tu penser à moi puisque tu ne viens jamais me voir?"¹⁶ Nous constatons que Marie-Claire Blais comprend les cris de cette jeunesse frustrée et elle veut l'aider. Ces jeunes personnes se sentent solitaires, étrangères même, mais l'écrivain l'est elle-même, car nous dit-elle: "On est toujours un peu étranger dans la vie et très seul."¹⁷

A travers la correspondance de ce jeune garçon on sent l'aspiration vers l'amour et le bonheur. Les autres grandes questions de la vie y apparaissent aussi, comme la mort et la religion. Plus tard, c'est Emilie qui ouvre une nouvelle porte à Evans (Tête Blanche). Cette jeune fille, la soeur d'un de ses amis, éveille en ce jeune garçon des aspirations profondes. Elle lui montre les beautés de la nature et lui apprend que ce sont les coeurs en harmonie qui goûtent le vrai bonheur. C'est Emilie qui lui écrit:

Il m'arrive d'être très heureuse de vivre. Il ne faut pas perdre un moment de la vie. J'ai hâte d'écouter le ruisseau avec toi, et quand reviendront les fleurs de les respirer avec toi, sans rien dire.¹⁸

Pendant les vacances d'été Tête Blanche, Emilie, et son frère, Claude, goûtent beaucoup de joie auprès de la nature. L'immensité de la mer les fascine, de plus, ils jouissent aussi de la vie familiale. Claude, nous dit la narratrice, s'épanouit lorsqu'il quitte le pension-

16

Marie-Claire Blais, Tête Blanche, (Montréal: Les Editions de L'homme, 1969), p. 32.

17

Ibid., p. 64.

18

Ibid., pp. 119, 120.

nat. Claude lui-même dit en riant: "Je suis un peu fou . . . C'est à cause du bonheur."¹⁹ Tandis qu'Emilie, elle-même "délirait de jeunesse lorsqu'elle sentait l'amitié de Tête Blanche."²⁰ Vers la fin du livre nous sentons que Tête Blanche aime bien sa liberté, mais il se méfie encore un peu d'être libre dans la vie. Marie-Claire Blais n'aime pas les institutions et elle fait ressortir ici que l'expérience dans ce pensionnat laisse le jeune garçon un peu timide, il lui manque la sécurité, mais elle met sur son chemin un très bon ami, Monsieur Brenner, qui lui inspire la joie, la confiance et l'espérance. C'est cet ami qui l'éduque pour la vie. La sympathie que Marie-Claire Blais a pour les adolescents est très bien décrite ici. Monsieur Brenner comprend parfaitement Evans, mais si celui-ci veut être heureux dans la vie, il faut qu'il ait confiance en lui-même. Donc, il lui écrit: "Vous êtes libre. Votre vie d'homme commence. Vous n'avez plus besoin de moi. Découvrez un peu du bonheur d'être jeune. Tout est à vous."²¹ Très clairement, Marie-Claire Blais nous montre dans ce livre que pour être heureux il faut une affinité avec la nature, les autres et nous-même. L'esprit de révolte disparaît ici, nous voyons l'adolescent qui grandit, qui lutte, qui s'épanouit.

Dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, nous voyons encore la révolte contre la société, et les détails très grossiers débordent du livre. L'odeur de la pauvreté, du vice, et de la mort plane sur toute

¹⁹
Ibid., p. 155.

²⁰
Ibid., p. 167.

²¹
Ibid., p. 199.

l'histoire de cette famille pauvre du Québec, sans oublier la révolte contre tous les systèmes; l'église, l'orphelinat, les maisons de correction. Les familles nombreuses sont attaquées avec violence; les enfants sont comparés à "des insectes dans la poussière."²² C'est par la plume de Jean Le-Maigre, le poète de la famille, qui est tuberculeux, que la vie de ces pauvres familles est décrite. A travers des descriptions grossières mais réelles, Marie-Claire Blais nous montre la joie d'être écrivain; la joie et la satisfaction qu'elle ressent lorsqu'elle ose exposer les détails les plus obscènes de la vie. Elle trouve beaucoup de plaisir dans les livres comme elle nous le dit par Jean Le-Maigre, qui "tourne gracieusement les pages de son livre. Ravi comme un prince dans ses vêtements en lambeaux, il se hâte de lire."²³ Lui, comme l'écrivain, aime la paix et la liberté de faire ce qu'il veut faire en paix, car il dit à sa grand'mère Antoinette: "Laisse-moi lire en paix, laisse-moi tousser en paix puisque cela me fait plaisir."²⁴ Jean Le-Maigre s'évade de la vie réelle par son imagination, c'est dans ce monde irréel qu'il trouve son bonheur. Héloïse, sa soeur, aspire après un absolu, le mysticisme l'attire, mais entrée au couvent, elle comprend que son coeur aspire après l'amour charnel et bientôt elle est renvoyée, pour arriver enfin à l'Auberge de la Rose Publique où elle se livre généreusement aux clients. Pour-

22

Marie-Claire Blais, Une saison dans la vie d'Emmanuel
(Montréal: Les Editions Du Jour, 1966), p. 17.

23

Ibid., p. 15.

24

Ibid., p. 16.

tant cette fille, qui habite un monde de rêve quasi irréel, trouve une certaine satisfaction en soulageant sa pauvre famille. L'atmosphère est noire dans ce livre; la seule étoile, c'est d'être artiste et écrivain pour exposer le sort des pauvres Québécois, ce que Marie-Claire Blais fait très explicitement dans son livre Manuscrits de Pauline Archange. Dans ce roman l'atmosphère de vice rôde autour du livre comme dans presque tous ses livres. A travers le voile de révolte nous épions la vie d'une petite fille depuis l'âge de cinq ans jusqu'à neuf ans. Très jeune cette petite a vu la corruption de toute espèce. A travers ces pages remplies d'obscénité, mais malheureusement de vérité, Pauline Archange se sent en prison dans sa famille, à l'école, et dans la société en général; elle veut être indépendante. L'amitié est un moyen d'évasion, comme dans Tête Blanche, et à travers le livre l'amitié joue un rôle important. Pauline s'évade de la vie réelle pour jouir de ses amies, d'abord avec Séraphine, qui est morte très jeune, par accident, puis avec le docteur de l'école, Germaine Léonard, qui tient une certaine sympathie pour la famille Archange. Mais ces amitiés se terminent toujours en séparation, et petit à petit, Pauline commence à comprendre que, comme toute autre joie, l'amitié n'est pas durable. Cette pauvre petite fille aspire à la liberté et à la paix, ces deux aspirations si constantes dans les écrits de notre écrivain, et qui aident à constituer le véritable bonheur pour elle. Petite encore, Pauline est sévèrement punie par son oncle; elle a les yeux blessés, car, comme dans les autres livres, les enfants sont toujours des victimes. L'écrivain nous décrit les pensées de la petite à ce moment:

"N'ayant plus de raisons de vivre et d'aimer, j'avais espéré devenir aveugle, suivre l'opaque trajet d'une vision intérieure."²⁵ Donc, pour que le bonheur soit complet, il faut aussi la paix intérieure, mais Pauline recouvre la vue pour voir à nouveau les misères du genre humain.

Pauline aime beaucoup son petit frère imbécile, le regard lointain de cet enfant tient un certain mystère pour elle, chez ce petit être tout est "en harmonie secrète."²⁶ L'aspiration vers l'harmonie se fait sentir à ce moment-là; il y a même une idée d'un au-delà, car ce petit garçon voit: "toutes ces choses lointaines que mes yeux ne voyaient pas."²⁷ nous dit Pauline. Le jour où Emile est parti de la maison, Pauline est triste et la narratrice nous dit: "Tant de choses semblaient disparaître avec Emile. La maison était plus vide encore, le silence, plus effrayant."²⁸ L'objet de son amour est donc parti, la séparation est dure. A travers cet être innocent, Pauline cherche quelque mystère, un absolu, peut-être. Il y a une évolution ici dans la recherche du bonheur chez Marie-Claire Blais, car nous remarquons aussi que Pauline, même après d'atroces révoltes et souffrances personnelles ne cherche pas à terminer sa vie par le suicide. Au contraire, elle aspire à un meilleur monde. Sa pauvre mère, rongée par la maladie, exprime aussi ce désir, elle veut aller vivre dans un quar-

25

Marie-Claire Blais, Manuscrits de Pauline Archange (Montréal: Editions Du Jour, 1968), p. 58.

26

Ibid., p. 103.

27

Ibid., p. 125.

28

Ibid., p. 126.

tier plus convenable, ce qui se réalisera dans le roman, Vivre! Vivre! Dans ce roman Marie-Claire Blais, se projette plus profondément dans la vie des autres, elle suit ses personnages à l'école, à l'hôpital, à la maison; son amour pour l'humanité se révèle de plus en plus sensible. A la fin du livre, lorsque le chef des pompiers fait un discours d'éloge aux courageux défunts, qui sont morts pour sauver les autres, il dit: "En ce jour de deuil, chantons ensemble l'hymne aux pompiers et soyons tous frères en l'humanité."²⁹ Ici, l'écrivain fait appel à l'humanité entière, d'être unie dans l'amitié et l'amour. Dès les premières pages de ce livre, Pauline commence à écrire, car Marie-Claire Blais veut lancer ses aspirations au vent afin qu'elles soient apportées à tous les hommes. Pauline fait le sien, le récit d'une tempête de neige, raconté maintes fois par son père; mais elle veut s'identifier avec l'immensité de la tempête, elle veut se séparer de tout pour en être libre, pour le moment l'infini est son but. A ce moment, pour être heureux, il faut savoir sortir de soi-même, chercher, de concert avec ses frères, un meilleur sort; il faut une vie profonde et honnête, il ne faut pas jouer un rôle comme Madeleine Robinson dans L'insoumise; il ne faut pas être des comédiens comme nos évêques rongés de vanité et d'orgueil, qui placent leur bonheur dans les décors extérieurs. De plus les hommes doivent apprendre à se respecter les uns les autres et il faut détruire les murs sociaux, qui séparent les riches et les pauvres, car d'après Marie-Claire Blais les richesses matérielles

29

Ibid., p. 126.

ne donnent pas le bonheur, c'est l'amour qui rend l'homme heureux. La pauvre Michelle Bellemort, clouée à son lit d'agonie est "insensible aux présents qui l'avaient entourée, n'avait connu qu'une seule joie dans son immobilité: 'Regarder par la fenêtre . . .'"³⁰ A travers cette fenêtre elle a vu un garçon qu'elle a appris à aimer et l'amour dans ce livre comme dans La belle bête et Tête Blanche ouvre un monde plein de joie aux enfants en détresse.

La conception de bonheur chez Marie-Claire Blais est évidente à travers tous ses romans, mais cette conception semble s'approfondir de plus en plus et spécialement dans son dernier roman Les apparences.

Dans ce roman, Les apparences, dès la première page, le désir de vivre est évident. Marie-Claire Blais veut posséder la vie, elle veut remplir tout son être d'un absolu stable, d'un bonheur durable; posséder la vie, le bonheur, voici son rêve "Je rêvais tant d'écrire la vie que je croyais parfois la posséder . . ."³¹ mais malheureusement les moments de joie sont parfois éphémères ici-bas, et même les liens les plus puissants se brisent et passent. L'homme veut oublier les douleurs de la vie, la mort, et les morts. Il essaie de se plonger dans les plaisirs, les amitiés, pour échapper de la tristesse du moment présent. Le bonheur est en soi-même et les apparences artificielles ne

30

Marie-Claire Blais, Vivre! Vivre! (Montréal: Editions Du Jour, 1969), p. 119.

31

Marie-Claire Blais, Les apparences (Montréal: Editions Du Jour, 1970), p. 11.

savent pas nous satisfaire. Marie-Claire Blais nous montre cette vérité très clairement, quand, par l'intermédiaire de Pauline, elle se souvient des fêtes de Noël passées en famille. Elle décrit mille détails charmants. La messe de minuit, qui semble détruire les différences sociales, lorsque toute la communauté disparate est assemblée dans l'église. Ce fait la frappe et des sentiments profonds jaillissent du fond de son coeur lorsqu'elle écrit: "et ces nombreuses paroisses, dans tous les coins de la ville qui avaient baigné toute l'année dans une léthargique tristesse, vibraient, cette nuit-là, comme au matin de Pâques de tous ces bonheurs contenus, abandonnés aux simples réjouissances, à l'émerveillement mystique que leur permettaient les églises en ouvrant à tous les portes de leurs théâtres".³² Pour être vraiment heureux, il faut que l'humanité soit unie et que les joies de la Résurrection résident toujours dans les coeurs.

Même dans la vie monotone de tous les jours, l'aspiration vers l'émerveillement mystique y perce; nos contes de Noël, sont maintenant transformés dans une dure réalité. La fable n'est plus "consacrée au rêve naif des bergers et des mages, mais au triomphe de plaisirs plus personnels et plus sombres."³³ Plaisirs personnels et sombres, certes, car dans la personne, du soldat fiancé de sa tante Marie-Josephine, Pauline voit le sang qui inonde ces pays en guerre. La conception du bonheur de l'auteur devient de plus en plus profonde, les choses matérielles ne contentent plus la petite Pauline. Au moment de la dis-

³²
Ibid., p. 19.

³³
Ibid., p. 19.

tribution d'humbles cadeaux, Pauline est très émue. Sous l'apparence d'une pauvre poupée confectionnée de vieux linge, Pauline pense:

" . . . c'était la patience, la tendresse enfermées dans ces objets ordinaires, c'était une tendresse longuement mûrie pendant que Grand'Mère Josette tricotait un foulard pour Sébastien ou des gants pour moi, un noble sentiment qui venait jusqu'à nous pour réchauffer les coeurs un instant puis disparaître".³⁴ Pauline oublie les cadeaux pour savourer les sentiments qui ont inspiré la bienfaitrice. Devenue plus grande, lorsque Pauline lutte pour plus de liberté afin de jouir de la vie, un certain mysticisme l'appelle toujours et lorsque Martha Dubois lui raconte l'aventure de Saint-Exupéry au désert, la grandeur du récit anéantit sa fragilité. Elle a une compréhension très profonde de la véritable charité. Son coeur souffre pour Huguette Poire, qui représente les filles-mères de nos villes corrompues, tandis que la générosité du prêtre, Benjamin Robert, fait vibrer les replis de son coeur. Lui, Robert, comme notre narratrice, cherche le vrai amour.

Pendant les aventures de Pauline et ses amis sur la montagne, lorsqu'elles descendent du train, immédiatement elles sont frappées par la beauté de la nature, car "la campagne était toute frémissante déjà . . ." ³⁵ il existe à ce moment-là une entente entre leurs âmes et l'immensité des montagnes avec leurs sommets argentés sous le ciel. Marthe Dubois, arrivée en haut de la montagne est remuée de joie parce que le ciel est si près d'elle, n'est-ce pas que Marthe Dubois parle

³⁴
Ibid., pp. 24, 25.

³⁵
Ibid., p. 60.

pour tous les hommes, qui aspirent toujours après une éternité stable et heureuse.

En Germaine Leonard, Marie-Claire Blais, nous montre les gens façonnés par notre culture et par notre société. Ils veulent montrer une façade, ayant, prétendent-ils, des principes très respectables, très comme il faut. Ils tiennent leurs émotions, qui sont parfois très dérégées, des yeux des autres. Leur vie manque d'un bonheur équilibré, entre eux, leur devoir et l'univers en général. Il n'y a pas d'entente et la vie, pour eux, devient presque impossible. Germaine, dans son affaire dérégée avec un homme marié et père de deux enfants, cherche la tendresse, et elle s'inquiète que peut-être la vie amoureuse de Pierrie Olivier est trop mécanique! Chez Marie-Claire Blais, il faut l'harmonie entre le corps et l'âme. A ce moment de la vie, il lui faut aussi une certaine conception du surnaturel, car par la bouche de Germaine, elle défend le grand chirurgien, Dugal qui demande le secours de Dieu avant une intervention chirurgicale.

La formule du bonheur s'affirme ici chez Marie-Claire Blais. Le titre du roman est typique; pour être vraiment heureux, on ne peut pas tolérer des apparences. Il faut une harmonie entre le corps et l'esprit. Il faut savoir jouir de toutes les beautés dans la vie: la nature, la musique, (elle aime tant Mozart,) la peinture, (l'ange de Dürer la fascine). Il faut aussi s'établir dans le temps et dans l'espace. On a le devoir d'être heureux, donc honnêtement, il faut faire face à soi-même d'abord et puis à la vie. L'amour et l'amitié y sont pour nous aider. A la fin du livre l'ange de Durer apparaît à Pauline

dans le sourire d'un ami et lui donne le courage de continuer sa route.

Comme Gabrielle Roy, elle aime l'humanité, surtout les enfants et les adolescents parce que "la jeunesse personnifie l'espoir de l'avenir"³⁶ mais comme Gabrielle Roy encore, elle les fait souffrir: ses personnages doivent passer par la pauvreté, la révolte, l'insoumission, la peine de la séparation, avant de trouver, enfin, un asile de paix.

36

Michel Gaulin, "Le thème du bonheur dans l'oeuvre romanesque de Gabrielle Roy" (Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1962), p. 55.

CHAPITRE III

(a) Les deux écrivains

Nous sommes devant des écrivains de deux générations différentes:

Gabrielle Roy née en 1909 au Manitoba et Marie-Claire Blais née en 1939 à Québec, toutes les deux, donc, viennent de milieux canadiens-français mais d'environnements qui ne se ressemblent pas du tout.

Gabrielle Roy, la plus jeune de plusieurs enfants, vient d'une famille où la mère domine comme reine. Il y a un respect profond pour la religion et la stabilité est l'ordre du jour. Les enfants sont aimés et soignés. C'est le bon vieux temps quand les enfants nombreux sont un don du bon Dieu! De plus c'est une époque aussi, quand à tout prix les francophones doivent se tenir étroitement unis entre eux, afin de conserver leur religion et leur langue. C'est une époque de souffrance pour la famille de Gabrielle Roy, famille de pionniers venus s'établir dans l'ouest, ce qui ne va pas sans peine, ni sans aventure.

La petite Gabrielle a eu une éducation soignée, d'abord en famille, puis elle est allée à une école des soeurs, à l'Académie Saint Joseph à St. Boniface. Elle est une élève brillante et gagne plusieurs prix et médailles. Même à cette époque, elle aime raconter des histoires. Très jeune, elle recherche la solitude de son grenier, afin de mieux lire et réfléchir. Elle a trouvé tant de plaisir à ses lectures, qu'elle nous dit plus tard, lorsqu'elle trouve sa vocation d'écrivain, qu'elle veut partager cette richesse, trouvée dans les livres, avec

tout le monde. Elle est heureuse dans sa vie, et ce bonheur se fait sentir dans son oeuvre.

Marie-Claire Blais vient d'une famille pauvre du quartier ouvrier de Québec. Elle est l'aînée de quatre enfants. Pendant onze ans elle est allée à l'école des soeurs, mais elle en est sortie, sans diplôme, pour travailler dans une fabrique de chaussures, puis dans un bureau. Comme Gabrielle Roy elle aime la solitude et la lecture. Après ses études elle a loué une chambre, afin d'être seule pour pouvoir mieux lire et réfléchir. Elle lit beaucoup, même à l'école, elle est imbibée de Rimbaud, des Surréalistes et d'autres, tels que Cocteau, Claudel, et Mauriac. Elle suit des cours de littérature et de philosophie à l'Université Laval. Elle étudie la langue allemande dans laquelle elle lit Kafka. Elle s'intéresse à Woolf, Faulkner, et Baldwin. A trente-deux ans, Marie-Claire Blais a déjà publié douze livres dont neuf sont des romans. Elle écrit à une époque révolutionnaire, où le Québec prend conscience de lui-même et où certains Québécois veulent se libérer du Canada anglophone. Elle vit à une époque aussi où la jeunesse moderne exige sa liberté et ses droits, ce qui veut dire qu'il faut beaucoup sacrifier aux idéologies. C'est une période qui produit une jeunesse rebelle à tous les systèmes. Marie-Claire Blais aime la jeunesse, mais une jeunesse toujours en quête d'un avenir plus libre. Toute quête entraîne les souffrances, les aventures, les sacrifices, ce que nous verrons dans les livres de notre jeune écrivain.

De son oeuvre nous pouvons conclure, qu'elle n'a pas été trop heureuse dans sa vie et qu'elle, aussi, est une révoltée qui défie

tout système. Pourtant à travers l'oeuvre des deux auteurs, nous trouvons une aspiration vers la paix, le bonheur, et l'harmonie, et malgré les différences d'âge, d'éducation, de mentalité, bref de génération, toutes les deux souhaitent pour les hommes un absolu, un pays de repos où se trouve la paix et le bonheur complets et durables.

Pour cette étude nous avons choisi certains points de comparaison dans l'oeuvre de nos deux écrivains. Comme le sujet de notre thèse est le thème du bonheur dans les oeuvres respectives, les points relevés sont en rapport avec ce thème, car toutes les influences, qu'elles viennent de la famille, de l'école, ou de l'environnement, se font sentir dans les oeuvres qui sont aussi différentes que le jour de la nuit.

(b) Leurs personnages . . .

Dans ses romans, nous remarquons que Gabrielle Roy a une attitude presque maternelle envers ses personnages et surtout les enfants. Dans le contexte familial, ils sont aimés et protégés et, en général, ils sont heureux. La mère surtout se sacrifie pour le bien-être de ses enfants; dans ce sacrifice elle éprouve la joie de se donner pour les autres et de bien remplir son devoir. Dans Bonheur d'occasion nous voyons Rose-Anna qui se débat courageusement contre les misères inhérentes à la pauvreté, lorsqu'il s'agit du bien et du bonheur des siens. On s'occupe de l'éducation des enfants quand c'est possible. Dans La Petite Poule d'eau, par exemple, Hippolyte et Luzina parviennent à persuader le gouvernement d'envoyer un instituteur à l'île pour instruire leurs enfants, afin de les aider à mieux s'adapter à leur vie et ainsi trouver plus facilement l'harmonie et le bonheur.

Dans Rue Deschambault et La route d'Altamont, la petite Christine est aimée, cajolée, et traitée comme une princesse; tout le monde est attiré vers elle et elle est presque toujours le centre d'attraction. Les adultes aiment l'enfant et ils trouvent une véritable joie à entourer la petite et ses soeurs d'affection et d'amour. Dans La rivière sans repos, l'enfant d'Elsa rend presque tout le monde dans le village très heureux! A l'heure du bain, toutes les femmes viennent voir le beau petit garçon qui est si tendrement soigné par sa jeune mère, tandis que le bonheur d'Elsa est sans borne, lorsqu'elle

montre aux autres comment il faut soigner ces tendres êtres si précieux!

Les enfants dans les livres de Gabrielle Roy grandissent dans un sentiment de sécurité et d'amour. Même dans Bonheur d'occasion, un livre où la famille demeure dans les quartiers pauvres de la ville, mais où les enfants sont quand même aimés et soignés, car l'affection et l'amour sont le partage de tous. Les enfants, aussi jeunes qu'ils soient, sentent l'entente et l'équilibre qui existent dans le milieu et si la famille Lacasse est pauvre, la grosse Rose-Anna y est pour tenir l'équilibre entre leurs joies et leurs misères. Les enfants sont heureux, mais aussi les adultes qui aident à bâtir un meilleur monde et à produire de bons citoyens pour l'avenir.

Chez Marie-Claire Blais, au contraire, les enfants sont des victimes. Dans La belle bête, le fils, Patrice, est rejeté, lorsqu'il devient laid, après un accident occasionné par sa soeur; c'est à ce moment qu'il a besoin d'amour, de consolation, et de compréhension psychologique, mais c'est à ce moment qu'il est abandonné par sa mère, qui n'a pas appris à se donner pour les siens. Isabelle-Marie, sa soeur, n'est pas heureuse depuis la mort de son propre père; depuis ce temps, elle ne sent plus l'amour, ni l'équilibre dans la famille. Tête Blanche, le jeune garçon dans le roman de même titre, est forcé de se séparer de la mère malade, qui ne sait pas le soigner, il doit faire face à lui-même et au monde avec l'aide des amis, et pourtant, il aspire à une vie de famille stable et heureuse. Dans les romans Une saison dans la vie d'Emmanuel et Manuscrits de Pauline Archange, les enfants sont maladifs, maltraités, et même imbéciles, traités parfois

comme des animaux et ils deviennent de vrais épaves de la société, car ils cherchent leur joie dans une conduite peu convenable.

Ces enfants de Marie-Claire Blais ne sont pas élevés dans le bon vieux temps de Gabrielle Roy, quand la famille canadienne française fut le centre de la société, un vrai centre du bonheur. Cette famille qui serre les enfants dans un cercle étroit pour les guider vers une situation stable et honorable, n'existe pas dans l'oeuvre de notre deuxième écrivain. Les enfants de Marie-Claire Blais doivent lutter; ils s'évadent de la famille qui ne leur offre aucune protection, et ils doivent se retrouver eux-mêmes, ainsi que leur bonheur dans leur propre vie et dans la société en général.

Chez Marie-Claire Blais les jeunes sont assez rebelles, mais c'est dans cette attitude qu'ils trouvent leur joie et leur satisfaction! Ils sentent qu'ils agissent! Ils ont du caractère et de la volonté propre. Pauline Archange lutte contre la perversité de toute espèce: l'inceste, le sophisme, la maladie, soit physique, soit morale, pour triompher enfin, contre la fatalité et améliorer sa vie. Isabelle-Marie n'accepte pas sa mère, ni Lanz, (le mari de sa mère). Isabelle-Marie veut le vrai bonheur d'une famille honnête et stable, elle se révolte contre une vie vide et artificielle. Cette révolte continue jusqu'à la destruction d'elle-même, car elle cherche la paix et la joie. Yance, dans Le jour est noir, lutte pour le bonheur et la satisfaction intérieure malgré l'instabilité de son mari! Dans Tête Blanche, l'amie de Tête Blanche, Emilie, est très sympathique et ouvre toute une vie pleine de joie au jeune garçon. Marie-Claire Blais

favorise une jeunesse virile, ayant soif à se réaliser, prête au combat pour la liberté, tandis que Gabrielle Roy aime une jeunesse obéissante et paisible, un type qui n'existe plus de nos jours! Blais aime les jeunes qui sont vaillants, ont leurs propres idées, veulent penser pour eux-mêmes et de plus, elle veut que l'on écoute leurs idées pour créer un monde plus heureux et plus stable.

Après avoir parlé des enfants dans les oeuvres de nos deux écrivains, il est logique, nous semble-t-il, de revenir à la question de la mère. Chez Gabrielle Roy la mère est placée bien au centre de son livre, elle est toujours la femme forte de l'évangile, le soutien au point de vue moral et physique de la famille. C'est elle qui porte le bonheur et l'entente dans la famille, et qui garde ce bonheur dans le ménage, même parmi les difficultés de la vie de tous les jours. Dans presque tous les romans de Gabrielle Roy la mère joue un rôle de première importance. La propre mère de Gabrielle Roy a beaucoup influencé la petite fille, qui, devenue grande et plus tard, romancière, ne sait pas oublier cette figure sympathique qu'elle a tant aimée et qui l'a rendue si heureuse pendant sa jeunesse.

Marie-Claire Blais, au contraire, détruit toute image conçue de la mère traditionnelle dans la littérature canadienne française. La mère dans son oeuvre est tyrannique et n'apporte pas la joie et la paix à la famille. Nous en avons un bon exemple dans La belle bête. La mère est souvent malade, fatiguée, et faible comme dans Tête Blanche, Une saison dans la vie d'Emmanuel, et Manuscrits de Pauline Archange; elle est parfois fort attachée aux demandes de la société contemporaine,

jouant un rôle, mais en même temps aspirant au vrai bonheur comme dans L'insoumise. Dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, la mère est décrite comme une machine de production et elle ne contribue rien au bonheur de la famille. Peut-être est-ce le moment de dire que sur le sujet de la mère, nous sommes certainement devant l'attitude traditionnelle et l'attitude moderne lorsque nous étudions ces oeuvres. Deux pôles, deux extrêmes, nous laissent la fenêtre ouverte pour épier les changements sur cette question tendre et délicate. On se demande si la mère est encore la source de la joie, du bonheur, de la consolation, et de la paix, dans la famille, comme dans le passé.

Lorsqu'il s'agit des figures masculines, peut-être est-ce un point de rencontre pour nos deux écrivains. Ni l'une, ni l'autre, ne nous présente un caractère masculin adulte très intéressant qui aide à rendre le monde plus heureux, sauf peut-être Gabrielle Roy, lorsqu'il s'agit de Pierre dans La montagne secrète et du pauvre Alexandre, toujours tracassé dans Alexandre Chenevert. Dans Rue Deschambault, le père est solitaire. Il veut que sa famille soit heureuse mais il est replié sur lui-même et il ne sait pas communiquer avec les siens.

Les jeunes adolescents, en général, dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, cherchent à bien se placer, comme Jean Lévesque et Emmanuel, ils veulent être heureux. Ils montrent, parfois, un certain idéalisme, mais pas autant de détermination que chez notre deuxième auteur.

Marie-Claire Blais décrit d'une manière plus sympathique, la jeunesse masculine. Ses jeunes gens sont idéalistes, révolutionnaires même et rejettent les idées de la société actuelle. Ils sont très

heureux de souffrir ou mourir pour ce qu'ils pensent est juste et bien. Dans le roman, David Sterne, les jeunes gens sont en révolte et ils sont contents dans cette situation, même heureux, car pensent-ils, ils travaillent pour faire de ce monde une demeure plus digne pour leurs semblables. Paul Robinson, dans L'insoumise, est aussi en révolte, il s'échappe de son entourage et il vit heureux dans un monde imaginaire.

Marie-Claire Blais aime les révoltés et les rebelles qui osent combattre et mourir pour la liberté et le bonheur de leur pays. Ses personnages sont plus dynamiques que ceux de Gabrielle Roy, et même plus heureux. Il y a toujours de l'action, car dans notre monde contemporain il faut agir . . . Pourtant après notre étude, nous remarquons que le but de tout ce monde est toujours le même, quoique les moyens soient différents. Tous ces personnages cherchent un absolu, ils veulent le soleil de l'amitié et ils aspirent aux eaux fraîches de la douceur et de la paix. Gabrielle Roy et Marie-Claire Blais cherchent tout simplement le bonheur, le vrai bonheur qui appelle tous les hommes! Michel Gaulin écrit que "le bonheur est le thème capital de l'oeuvre de madame Roy. Bien plus, il en est à notre avis le centre, la raison d'être."³⁷ Nous croyons sincèrement que nous pouvons dire la même chose de notre deuxième auteur.

37

Michel Gaulin, "Le thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy" (Thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1962), p. 159.

CHAPITRE IV

Conclusion

Dans ce chapitre de conclusion arrêtons-nous un instant sur la grande question du mal qui nous empêche de réaliser nos rêves et nos aspirations et qui rompt toute harmonie dans nos vies. Que nous soyons perdus dans la solitude de la nature ou entourés des tracasseries de la ville, situations que nous rencontrons dans les livres de nos deux romancières, nous devons faire face à notre condition humaine. Dans les livres de Gabrielle Roy, nous sommes ramenés au passé, un passé très cher à notre écrivain, tandis que chez Marie-Claire Blais, nous sommes bien assis dans une société contemporaine, inondée de drogues, d'homosexualité, d'inceste et entourée de la couleur de la mort, bref, une société qui parfois peut nous déprimer si nous cessons, pour un seul instant, d'espérer un meilleur sort. Quelle que soit sa condition dans le temps et dans l'espace, l'homme doit faire face à lui-même. S'il veut exister et s'adapter à son milieu, l'homme doit poser des principes à suivre dans sa vie. Une fois ces principes établis, la lutte pour les suivre continuera jusqu'au lieu éternel.

Dans le roman, Alexandre Chenevert de Gabrielle Roy, Alexandre découvre qu'il est de chair et d'esprit; mais Alexandre Chenevert est tout le monde, Alexandre est la condition humaine du passé, du présent, de l'avenir, et il doit travailler et combattre pour se stabiliser dans la vie afin d'atteindre le niveau mystérieux du "juste milieu," ce qu'il ne parvient jamais à faire, bien entendu!

Entre les pôles de l'esprit et de la chair la distance est vaste, la route est rigoureuse, et le fardeau de nos infirmités humaines est lourd. Chacun est chargé d'un bagage bien différent, c'est-à-dire des personnalités variées, des défauts et des qualités; de plus chaque être est exposé à des conditions de vie différentes où il doit faire un choix! Ces conditions de vie chez Gabrielle Roy ne sont pas toujours très compliquées. Ses personnages sont en général des gens simples. Ils ne doivent pas résoudre des problèmes moraux agonisants et compliqués. Ils acceptent leurs fardeaux de tous les jours, et il faut aimer ces gens.

Gabrielle Roy n'amène pas ses personnages dans les replis profonds de l'âme comme le fait Marie-Claire Blais. Peut-être avec Gabrielle Roy, de temps en temps nous trouvons-nous au bord de l'abîme lorsque Florentine Lacasse succombe cette pauvre fille mince et inquiète, qui s'affirme pour ainsi dire, en cédant aux avances de Jean Lévesque. L'incident est à peine effleuré dans le livre; mais les conséquences y sont et le mal n'est pas moindre. Oui! Florentine se marie avec Emmanuel, un mariage, qui n'est pas très sincère de son côté, car elle accepte Emmanuel afin de donner un père à son enfant. Ce choix, elle l'a fait après une crise accablante, mais se sent-elle en paix avec elle-même, avec les autres, voici la question? La réponse n'est pas donnée par notre narratrice non plus.

Dans La rivière sans repos, nous rencontrons le même problème, le mal se fait, mais dans ce dernier roman Gabrielle Roy devient plus hardie dans son expression et elle décrit explicitement les deux inci-

dents; cette romancière traditionnelle comprend qu'il faut parler clairement aux hommes, leur montrer le mal qui se fait et puis le tumulte après la chute. Nous voyons aussi dans ce livre qu'une fois l'harmonie rompue, la pauvre humanité est malheureuse, et perd, pour ainsi dire toute identité, comme l'Esquimaude, Elsa.

La détresse quotidienne des êtres se trouve dans l'oeuvre de Gabrielle Roy, car même son bon coeur ne peut pas épargner les hommes. Elle n'entre pas dans l'analyse des êtres humains, mais avec son bon sens psychologique, elle nous décrit les faits de tous les jours et les conséquences qu'ils entraînent. Pour Gabrielle Roy les hommes sont bons. La religion a encore une place dans leur vie. Il y a de bons missionnaires dans ce monde, comme le capucin dans Bonheur d'occasion et le père Le Bonniec dans La montagne secrète, qui apportent la parole de la charité en bien des lieux, et les gens les écoutent! Malgré les souffrances, les personnages de Gabrielle Roy, trouvent que la vie est bonne, de plus il y a de l'espoir pour l'avenir, même si le mal se fait!

Chez Marie-Claire Blais, la révolte, les misères, la maladie, sont exposées à tous. L'atmosphère est noire et lourde autour de vous, elle pèse sur vous et vous écrase. La question du mal est une obsession chez Blais et dans chacun de ses livres, cette question réapparaît. Les adolescents vont jusqu'au désespoir et se réfugient dans la mort comme le seul moyen de se libérer de cette société empoisonnée, et puisque la mort n'est jamais douce chez Marie-Claire, nous concluons que l'angoisse nous accompagne jusqu'au dernier soupir.

Dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, le mal, l'obscénité, la débauche nous sont présentés, tels qu'ils existent dans les quartiers pauvres de nos grandes villes. Les Canadiens Français, lisent dans les oeuvres de Marie-Claire Blais les faits et les conditions de la vie réelle, chez les pauvres gens. Elle ne nous décrit pas seulement les conditions extérieures déconcertantes de certains milieux, non, elle a aussi l'art de nous conduire dans les profondeurs mêmes de l'âme humaine. Contrairement à ceux de Gabrielle Roy, les personnages de Blais sont plongés dans des problèmes complexes et angoissants, qui les conduisent à travers des allées souterraines obscures pour aboutir finalement au désespoir. La vision est pessimiste, l'harmonie n'existe presque pas dans ses livres, mais elle veut, malgré le tumulte des circonstances trouver un lieu de paix et de repos. Peut-être sa définition de paix, ne signifie pas cette satisfaction intérieure ou cette paix du coeur, telle que nous la définissons, mais elle cherche, elle est en route! Dans son roman, Manuscrits de Pauline Archange, la pauvre mère malade de Pauline insiste qu'il faut quitter ce milieu malsain. Elle veut un milieu plus convenable pour les siens, comme Rose-Anna dans Bonheur d'occasion. Cette pauvre mère aspire à sentir un contact avec la nature, il lui faut du soleil, les grands airs. Puis Pauline elle-même, lorsqu'elle part de son milieu pauvre, devient plus consciente des autres, elle se fait des amis, elle entre dans la vie des autres. Ce trait se trouve à travers l'oeuvre de Blais, il lui faut de l'amour ou l'amitié. Oui, ses personnages sont révoltés et malheureux mais il y a une étoile, qui se précisera plus tard, lorsque

Marie-Claire Blais définira plus explicitement sa philosophie de la vie heureuse et tranquille.

A travers notre étude la vision de Gabrielle Roy devient de plus en plus claire. Elle reconnaît que chaque être humain veut le bonheur, c'est-à-dire, le bien-être et la paix durable. Elle est assez humaine, cependant, pour comprendre, que puisque nous sommes des êtres de ce monde, nous avons nos limitations et très souvent nous nous arrêtons aux jouissances matérielles. Mais l'espoir n'est jamais perdu chez Roy, même au milieu des joies éphémères, il y a une étincelle d'une paix plus profonde. Dans son oeuvre elle nous dit quelque chose qui nous fait réfléchir, car elle nous montre qu'il y a un au-delà, une vie après celle-ci, dans laquelle les gens fatigués peuvent se reposer en paix et pour toujours. Gabrielle Roy a bien donné son message. Elle transmet bien sa conviction par ses livres. A l'âge de soixante-deux ans, elle a exposé aux hommes sa conception du bonheur, et elle le souhaite à tous.

Marie-Claire Blais, au contraire, est toujours en quête, elle doit encore s'affirmer dans son idée d'un idéal. Bien sûr, elle aime les hommes surtout les adolescents souffrants et révoltés. Ses livres choquent certains lecteurs, mais elle a un message à nous transmettre; elle veut nous faire voir que l'humanité dans nos grandes villes rampe par terre dans des conditions pitoyables, des enfants se traînent dans la poussière, certains adultes, des gens soi-disant, honorables, jouent un rôle double dans la société. Marie-Claire Blais ne cache rien. Dans la vie moderne, il faut parfois prendre une position radicale, même

rebelle, pour se faire entendre et c'est justement ce que Blais fait à ce moment-ci; ses livres sont son instrument de combat!

Il faut que notre société soit libérée des systèmes et que tous les hommes soient libres de vivre dans des conditions plus convenables! Lorsque Marie-Claire Blais arrive à l'âge de Gabrielle Roy, peut-être, elle aussi réalisera sa vision d'un meilleur monde, un monde où nos enfants peuvent s'épanouir au plein soleil de l'amour, de la justice, de la paix, de la liberté. A travers le ciel sombre et brumeux des livres de Blais, un jour, nous semble-t-il, la lumière pénétrera, et Marie-Claire Blais sera reconnue, et comptée parmi les écrivains de marque du Canada français. Elle aussi prendra sa place, comme l'auteur contemporain par excellence, à côté de sa compatriote Gabrielle Roy, car entre ses qualités d'écrivain et son pessimisme apparent il n'y a pas de lien de nature à diminuer sa valeur ou sa renommée.

BIBLIOGRAPHIE

Les romans de Gabrielle Roy

- Roy, Gabrielle. Alexandre Chenevert. Montréal: Librairie Beauchemin, 1954.
- Roy, Gabrielle. Bonheur d'occasion. Montréal: Librairie Beauchemin, 1965.
- Roy, Gabrielle. La montagne secrète. Montréal: Librairie Beauchemin, 1962.
- Roy, Gabrielle. La Petite Poule d'eau. Montréal: Librairie Beauchemin, 1951.
- Roy, Gabrielle. La rivière sans repos. Montréal: Librairie Beauchemin, 1970.
- Roy, Gabrielle. La route d'Altamont. Vol. X. Montréal: Collection l'Arbre, 1966.
- Roy, Gabrielle. Rue Deschambault. Montréal: Librairie Beauchemin, 1955.

Les romans de Marie-Claire Blais

- Blais, Marie-Claire. Les apparences. Montréal: Editions du Jour, 1970.
- Blais, Marie-Claire. La belle bête. Québec: Institut Littéraire de Québec Ltée., 1959.
- Blais, Marie-Claire. David Sterne. Montréal: Editions du Jour, 1967.
- Blais, Marie-Claire. L'insoumise. Montréal: Editions du Jour, 1966.
- Blais, Marie-Claire. Le jour est noir. Québec: Editions du Jour, 1962.
- Blais, Marie-Claire. Manuscrits de Pauline Archange. Montréal: Editions du Jour, 1968.
- Blais, Marie-Claire. Une saison dans la vie d'Emmanuel. Montréal: Editions du Jour, 1966.
- Blais, Marie-Claire. Tête Blanche. Québec: Institut Littéraire de Québec Ltée., 1960.
- Blais, Marie-Claire. Vivre! Vivre! Montréal: Editions du Jour, 1970.

Références

- Bessette, Gérard. Une littérature en ébullition. Montréal: Editions du Jour, 1968.
- Brunet, Berthelot. Histoire de la littérature canadienne française. Montréal: Editions de l'Arbre, 1942.
- Gay, Paul. Notre littérature. Montréal: Editions H.M.H. Ltée., 1969.
- Genuist, Monique. La création romanesque chez Gabrielle Roy. Ottawa: Le Cercle du Livre de France Ltée., 1966.
- Jones, D.G. Butterfly on Rock: A Study of Themes and Images in Canadian Literature. Toronto: University of Toronto Press, 1970.
- Marcotte, Gilles. Présence de la critique. Ottawa: Editions H.M.H. Ltée., 1966.
- Stratford, Philip. Canadian Writers and their Works: Marie-Claire Blais. Toronto: Forum House Publishing Company, 1971.
- Tougas, Gérard. History of French Canadian Literature. Toronto: The Ryerson Press, 1966.

Articles

- Alain, Albert. "Bonheur d'occasion par Gabrielle Roy," Le Devoir, (le 15 septembre, 1945).
- Bessette, Gerard. "La route d'Altamont clef de la montagne secrète," Livres et auteurs canadiens, (1966).
- Brown, Alan. "Gabrielle Roy and the Temporary Provincial," Tamarack Review, I, (Autumn, 1956).
- Buckeye, Robert. "Nouveau Roman Made Easy," Canadian Literature, No. 31 (Winter, 1967).
- Callaghan, Barry. "An Interview with Marie-Claire Blais," Tamarack Review, No. 37 (Autumn, 1965).
- Davies, I. "La belle bête: Pilgrim unto life," Tamarack Review, No. 16 (Winter, 1960).
- Duhamel, Roger. "Letters in Canada: Romans et Nouvelles," University of Toronto Quarterly, XXXI, No. 4 (July, 1962).
- Gaulin, Michel. "Le thème du bonheur dans l'oeuvre de Gabrielle Roy." Thèse de maîtrise, Université de Montréal.
- Gose, E.B. "Inner or Outer Flaw?" Canadian Literature, No. 12 (Spring, 1962). (Marie-Claire Blais, Tête Blanche).
- Gose, E.B. "The Witch Within," Canadian Literature, No. 7 (Winter, 1961). (Marie-Claire Blais).
- Greffard, Madeleine. "Kaléidoscope de la réalité quebecoise: Une saison dans la vie d'Emmanuel," Littérature Canadienne. (1968) (Montréal: Les Editions de Ste. Marie).
- Grosskurth, Phyllis. "Gabrielle Roy and the Silken Noose," Canadian Literature, XLII, (Autumn, 1969).
- Hornysky, Michael. "Review of the Hidden Mountain," Tamarack Review, No. 27 (Spring, 1963).
- Kattan, Naim. "Lettre de Montréal," Canadian Literature, No. 26 (Autumn, 1965). (Marie-Claire Blais, Une saison dans la vie d'Emmanuel).

- Kattan, Naim. "Lettre de Montréal," Canadian Literature, No. 28 (Spring, 1966). (Marie-Claire Blais).
- Major, Jean-Louis. "La création romanesque chez Gabrielle Roy de Monique Genuist," Livres et Auteurs Canadiens (1966).
- Marcotte, Gilles. "Une Romancière de Vingt Ans," Canadian Literature, No. 3 (Winter, 1960). (Books in review; Marie-Claire Blais, La belle bête).
- McPherson, Hugo. "The Garden and the Cage," Canadian Literature, I (Summer, 1959). (sur Gabrielle Roy).
- Ollier, Marie-Louise. "Une saison dans la vie d'Emmanuel," Etudes Françaises Vol. II, No. 2 (juin 1966).
- Pilotte, Hélène. "Marie-Claire Blais, Prix Médecis 1966," Québec 67, Le Canada français d'aujourd'hui, No. 4 (février, 1967).
- Robidoux, Rejean et Renaud, André. "Le roman canadien-français du XX^e siècle," Livres et Auteurs Canadiens, (1966).
- Samson, Jean Noel. "Gabrielle Roy," Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française préparés par M. Jean-Noel Samson sous la direction du R.P. Roland M. Charland c.s.c.
- Sutherland, Ronald. "Twin Solitudes," Canadian Literature No. 31, (Winter, 1967).
- Tougas, Gérard. "The Writing of the Decade: La Littérature Canadienne-Française," Canadian Literature No. 41, (Summer, 1969).
- Wilson, Edmund. "Foreward of a Season in the Life of Emmanuel," Tamarack Review No. 39, (Spring, 1966).